

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 3ième samedi de chaque mois

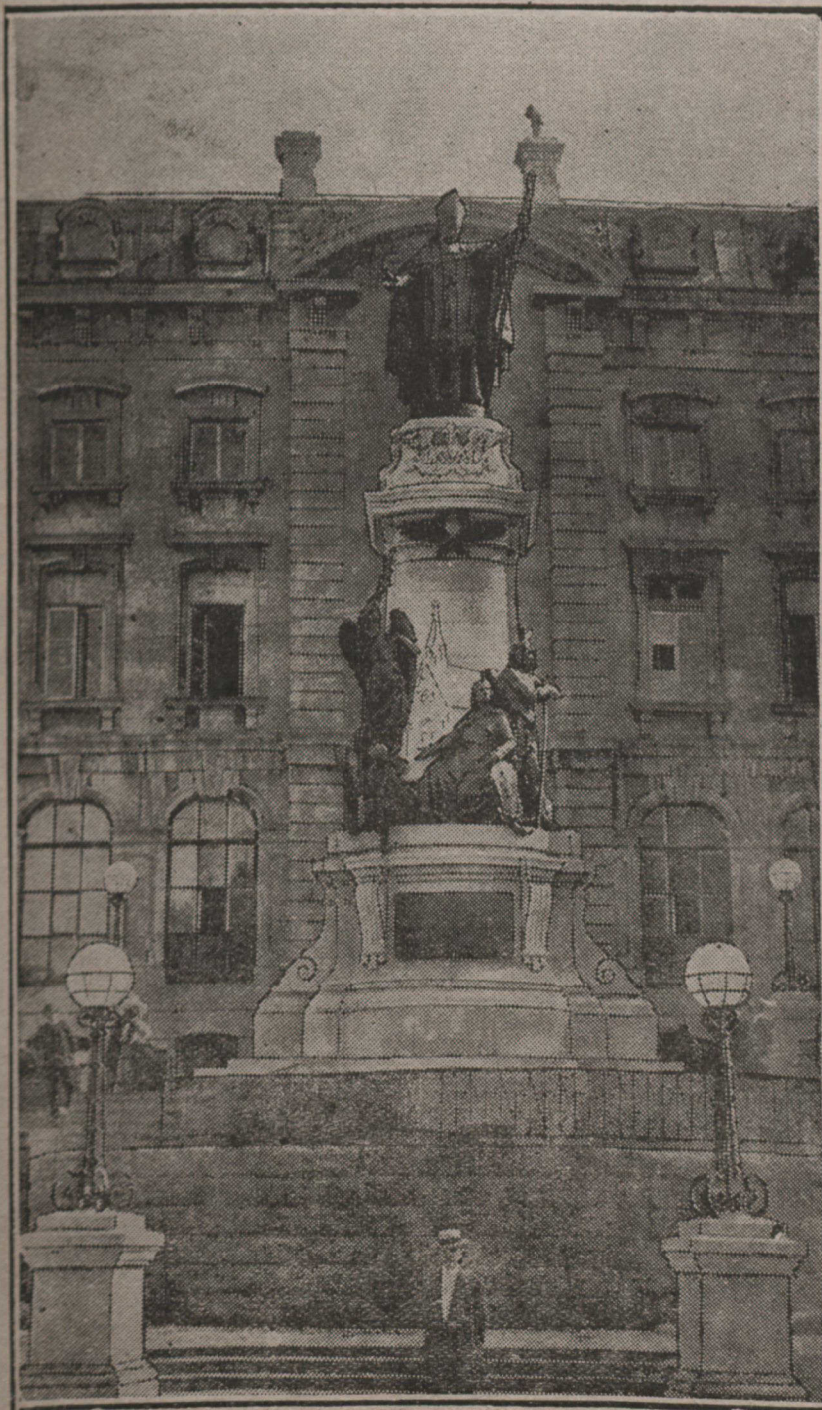
DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT	
UN AN	\$2.00
SIX MOIS	1.00
Strictement payable d'avance	

REDACTION
80, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
TEL. BELL MAIN 999

A L'ETRANGER :	
Un an	Quinze franc
Six mois	Sept francs
Strictement payable d'avance	



Sommaire

Peur de Nuire.....	Sully Prud'homme
A la Muse des Soirs.....	Louis Joseph Doucet
A travers la ville.....	Françoise
Souvenir des fêtes de Mgr. Laval.....	Ginevra
Un français d'outre-mer.....	Jean Saint-Yves
La France jugée par un Américain.....	Pierre Lorraine
Le premier médecin d'Arthabaska.....	Adolphe Poisson
Lettre Parisienne.....	Parrhisia
Recettes Faciles.....	
Conseils Utiles.....	
La route s'achève (feuilleton).....	Jean Saint-Yves



MONUMENT DE MGR. DE LAVAL,
Inauguré à Québec, le 22 Juin 1908
(Œuvre du Sculpteur Canadien, M. Ph. Hébert)

Telephone Bell Main 5028

ADJ. MENARD

Imprimeur

38 Boulevard St-Laurent

MONTREAL.

Cartes d'affaires, - Circulaires, - Factures,
Factums, Pamphlets, Etc.

GANTS PERRIN

Le GANT PERRIN est un complément indispensable à votre nouvelle toilette, Gants cheveau en toutes longueurs. Spécialités de GANTS PERRIN au

PARIS KID GLOVE STORE

431. RUE STE-CATHERINE OUEST

PHONE UP 1068

LUNETTES ET LORGNONS



Ajustés à votre vue. L'examen et l'essai sont garantis. Salon privé à votre disposition.

SATISFACTION GARANTIE

H. SENECAI

Bijoutier et Opticien.

599 Ste-Catherine, 2me porte rue Montcalm

CONSULTATIONS GRATUITES GUERISONS PRODIGIEUSES SONT OBTENUES TOUS LES JOURS
AVEC L'AIDE DES TRAITEMENTS DE

MADAME D. BEAUDIN, 10 ANNEES D'EXPERIENCE

Ces remèdes ne contiennent pas de poisons, et leur efficacité surprenante a été reconnu par un grand nombre de personnes qui ont eu l'avantage de suivre un traitement quelconque, spécialement maladies des femmes.

Nous nous faisons un devoir d'examiner scrupuleusement chaque cas qui nous est soumis avant d'administrer le traitement qui lui convient et nous voulons qu'il soit bien entendu que pour aucune considération nous entreprenons un malade si nous n'avons pas la certitude de le guérir. Voici une liste des maladies que nous traitons avec succès :

La Dyspepsie, la Constipation, la Faiblesse du sang, les Cancers, les Tumeurs, le retour de l'Age, les maladies vénériennes, les Boutons au visage, la Paralyse, l'Eczéma, les Hémorroïdes, le Ver solitaire, les Vers, l'Asthme, la Bronchite, le Diabète, le Catarrhe, la Consommation, la Coqueluche, le Rhumatisme, les Maux de Reins et de la Vessie, l'Hydropisie, Etc., Etc., Etc.

Les malades sont priés de venir directement à nos bureaux, et ceux de la campagne devront écrire une description de leur maladie (en détail) et nous l'adresser ainsi (en ajoutant un timbre de 2 c. pour la réponse).

MADAME D. BEAUDIN,

662, RUE CADIEUX,

Pres de l'Avenue Duluth.

MONTREAL

AVIS—Sur demande nous fournissons des certificats de personnes ayant été guéries radicalement par nos traitements.

MENTIONNEZ CE JOURNAL EN ECRIVANT

MAISON FONDÉE EN 1860

Prof. LAVOIE

PERRUQUIER

Perruques et Toupets pour dames et messieurs, une spécialité. Cheveux teints de toutes couleurs. Perruques, Pompadours et tout article en fait de cheveux dans les dernières nouveautés.

Toujours en mains un assortiment complet de Tresses en cheveux naturels, ainsi que Peignes et Ornaments pour cheveux de tous genres. Grandes nouveautés et importations de Paris, Londres et New-York, en fait de Colliers en acier et en perles, dernières et hautes nouveautés. Peignes et autres Ornaments véritablement artistiques pour la chevelure,

Une visite est sollicitée.



AVANT

**8, Notre-Dame Ouest, autrefois No. 1856 Notre-Dame
Coin de la Cote St-Lambert,**



APRES

MONTREAL

Le Journal de Françoise

(GAZETTE CANADIENNE DE LA FAMILLE)

Paraissant le 1er et le 8ième samedi de chaque mois

DIRECTRICE : R. BARRY

Dire vrai et faire bien.

ABONNEMENT UN AN \$2.00 SIX MOIS 1.00 Strictement payable d'avance		REDACTION 80, Rue Saint-Gabriel, Montreal. TEL. BELL MAIN 999	A L'ETRANGER : Un an - - - Quinze francs Six mois - - - Sept francs Strictement payable d'avance
CHAMBRE 44 20 rue Saint-Jacques, Montreal	ADMINISTRATEURS VALIQUETTE & DUBE	Tel. Bell Main 3795	

Peur de Nuire.

(Poème inédit)

*Si je n'avais peur de t'ouvrir
L'abîme où se perd ma pensée,
Si je pouvais, sans t'assombrir,
Te prendre, amie humble et sensée,
Pour fiancée,*

*Si mon coeur n'avait pas souffert
Des refus qui l'ont fait sauvage,
S'il n'avait, hélas! découvert
Que l'espoir d'un nid à notre âge
Est un mirage,*

*Je te dirais: "Viens m'apaiser.
Viens, je n'aurai l'âme assouvie
Que par ton virginal baiser;
Enseigne au songeur qui l'envie
Ta simple vie."*

*Mais il me faut demeurer seul,
Penché sur des livres moroses;
J'ai fait ma tente d'un linceul:
Laisse-moi le fond noir des choses,
Garde les roses.*

SULLY PRUD'HOMME.

A la Muse des Soirs.

Pour Le Journal de Françoise.

*Je dépose à tes pieds, ô muse hospitalière,
Ces modestes refrains à mes veilles volés;
Daigne abaisser sur eux ta fervente paupière
De ton chevet de gloire, aux azurs constellés!*

*Que le vent qui s'élève à ta demeure altière,
T'apporte un chant d'amour en ses échos voilés,
Qu'un peu de ma pauvre âme atteigne ta clairière,
Ta clairière de ciel dont tu portes les clés!*

*Malgré les jours obscurs où mon être s'abuse,
Je persiste quand même à t'appeler, ô muse,
Comme fait pour sa mère un tout petit enfant;*

*Car si la vie est brève et pleine de misère,
L'art divin nous console avec son grand mystère
Où s'abrite mon coeur par l'espoir triomphant!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET,
Membre de l'Ecole Littéraire.

A Travers la Ville

Aurons-nous, enfin, une bibliothèque publique, ou ne l'aurons-nous pas?

Notre jeune édile, M. Honoré Mercier reprend à nouveau, à l'Hôtel de Ville, cette question tant discutée, et, tout en le félicitant de cet acte de civisme et de courage, je me demande quelle sera l'issue de ce projet.

Il est tout simplement inouï, inconcevable, — "siècles futurs vous ne pourrez le croire" — qu'en une ville comme Montréal, qui se vante d'être la métropole du Canada, qu'en une ville si populeuse, si riche, et si orgueilleuse de l'être, on n'ait pas encore de bibliothèque publique, quand Québec compte depuis longtemps déjà son Institut Canadien.

Les plus humbles bourgs aux Etats-Unis, ont, aux frais de leur municipalité respective, leur salle de lecture gratuite; les citoyens de Montréal ont des "bars" où se distribue le "free lunch", mais d'endroit où se livre le pain intellectuel, point.

Je me suis souvent demandé à quoi tenait cette singulière mentalité. Evidemment, il y a, parmi nous, des gens qui ont peur de se décrasser l'intelligence, comme il existe de ces malpropres qui, par aversion innée, redoutent, sur leur personne, les trop fréquentes ablutions d'eau pure. Et ni l'une, ni l'autre de ces catégories n'osent avouer leur morbide préférence.

Qui est ouvertement contre la fondation d'une bibliothèque publique? Personne. Peut-on citer des noms? Aucun. Cependant, à chaque fois que ce projet est agité devant le public, il est remis à plus tard, ou renvoyé tout à fait, sous un prétexte ou sous un autre.

De quelle part viennent donc ces menées mystérieuses et sourdes agissant dans l'ombre, et empêchant constamment l'opinion publique de se manifester?

Quelles sont ces phalènes qui s'interposent avec tant de persistance entre nous et la lumière? Il serait grand temps que le peuple sût leur

nom, afin de juger s'il doit renvoyer encore, à l'Hôtel de Ville et remettre en de telles mains le développement et le progrès intellectuels de la ville.

Quand Carnegie a voulu nous faire don d'une bibliothèque — un cadeau, rien que ça! — la majorité de notre édilité l'a refusé. Il paraît que c'était déroger à notre dignité, à notre fierté nationale, — cher et malheureux adjectif employé trop souvent, de nos jours, à couvrir les pires inepties, — qu'il était indigne de nous, dis-je, d'accepter ce présent d'un étranger. On le refusa. Très bien. Mais après ce geste désinvolte, la fierté et la dignité civiques ne devaient-elles pas, à leur tour, se hâter de construire cette bibliothèque si nécessaire, afin de leur épargner, dans l'avenir, l'humiliation d'une offre semblable et la honte d'avoir pu sembler l'attendre?

Loin de là, l'édilité a continué à s'occuper de pavage. Pavés, pavés, on n'entend parler que de cela, et on nous donne que cela, avec ou sans jeu de mots.

Il se trouve donc, sans que nous puissions, au juste, préciser pourquoi, que M. Honoré Mercier, en présentant le projet pourtant si simple et si nécessaire de la bibliothèque publique fasse un acte de civisme d'un héroïsme peu ordinaire.

Réussira-t-il? Aura-t-il assez de courage, d'énergie, de persévérance pour mener ce grand œuvre au succès?

Nous pouvons y compter. N'est-il pas le fils de son père?

Les Montréalais, qui ont un sentiment si élevé de leur ville, ont-ils le souci de sa tenue, de sa beauté?

Si l'on peut obtenir que les fils du télégraphe et du téléphone soient mis en des conduits souterrains, ce sera un grand pas de fait en faveur de l'embellissement de Montréal. Paris, la plus belle ville du monde, n'offre pas la vue choquante de ces multiples réseaux aériens et de ces forêts de poteaux disgracieux.

Et puis, ce qu'il nous faudrait en-

core, ce seraient des arbres le long des rues. Le charme principal des plus belles villes américaines nous vient de la sensation causée par ces ombrages frais et sains.

Il semble qu'autrefois, on avait, plus qu'aujourd'hui, le soin d'orner les trottoirs de feuillages. Dans les anciennes rues, devant les vieilles résidences, on voit encore des arbres. Hélas! ils s'en vont rapidement, et jamais ne sont remplacés.

Je voudrais encore, à Montréal, de la musique dans quelques-uns de nos squares publics.

Aucune fanfare joyeuse ou belle ne claironne sous notre ciel, et pourtant, la musique, la grande, la divine musique est le bon réconfortant du cœur et de l'âme. Voilà une lacune à combler avant que nous puissions lutter avec avantage contre beaucoup de plus petites villes dans notre Dominion.

Lévis, la ville natale de notre regretté poète national, Louis Fréchette, vient de donner le nom de son illustre enfant à l'une de ses rues principales. Un comité vient aussi de se former, au même lieu, pour l'érection d'un monument au barde canadien.

J'espère que Montréal, où le poète a vécu et où il est mort, suivra ce touchant exemple.

A notre édilité appartiennent le droit et le devoir de donner à l'un de nos grands boulevards le nom de celui qui jeta tant d'éclat sur nos lettres canadiennes.

A ses amis et ses admirateurs revient la douceur chère de donner à sa mémoire l'hommage d'un monument.

Ils ne s'y déroberont point.

FRANÇOISE.

Les progrès du féminisme. Des petites filles, d'ordinaire très sages, sont en train de se disputer et de se battre. Les mamans interviennent:

—Qu'est-ce que vous avez donc, aujourd'hui?

Alors, une des bambines:

—Nous jouons aux élections!

On n'a jamais pris longtemps l'ombre pour le corps: il faut être si l'on veut paraître.—Mme de Sévigné.



Souvenir des fetes de Mgr de Laval



Ce n'est pas un compte rendu de nos fêtes que je vous envoie, ma chère Françoise, ce sont tout au plus les impressions d'une québécoise émerveillée des spectacles grandioses qui ont passé sous ses yeux, dans cette ville où les démonstrations religieuses et nationales ont un caractère particulier de beauté et de grandeur qui se surpasse encore cette année.

Le premier des tableaux dans lesquels nous apparaîtront plus tard les fêtes de Laval, c'est la procession du Saint-Sacrement, cette splendide manifestation de la foi du peuple canadien. Dans nos rues pavées et décorées comme dans les plus grands jours, le cortège s'avance grave et recueilli au milieu de la foule attentive et respectueuse. La présence de tous les ordres religieux lui donne un éclat inusité : ce sont nos anges protecteurs qui ont laissé pour une heure leurs couvents et leurs cloîtres et qui viennent implorer pour nous la miséricorde et les bienfaits du ciel. C'est la longue suite des lévites et des prêtres en dalmatiques, en chasubles et en chapes ; ce sont les évêques dans toute la majesté des emblèmes de leur autorité épiscopale ; puis, les thuriféraires qui jettent des flots d'encens et des fleurs effeuillées devant le dais où rayonne l'ostensoir d'or qui est le trône visible de Notre Roi invisible sur le passage duquel même les incroyants se prosternent. Toutes les sommités, de notre monde politique, universitaire et social le suivent avec une foule compacte, un flot humain qui lui fait une escorte triomphale.

Quand le timbre retentissant des cuivres ne redit pas des marches solennelles, les voix humaines s'élèvent vibrantes dans une prière magnifique.

Au retour, c'est l'Apothéose. En haut du grand portail de la Basilique, au son d'une combinaison très ingénieuse de bois et de cuivres, qui simule les sons majestueux de l'orgue un chœur puissant chante les hymnes latines ; puis au moment où Mgr Sbaretti s'avance avec l'hostie pour bénir le peuple, les tambours bat-

tent, les clairons sonnent, et sur les têtes inclinées il passe une brise rafraîchissante comme un souffle de paix et d'amour.

Je pourrais dire un mot de la collation des diplômes, à l'Université Laval qui clôture ce grand jour, de l'éloge éloquent du premier évêque de Québec "le fondateur des petites écoles où se forme l'âme de la patrie" mais cela m'entraînerait trop loin. Je ne veux noter ici que les démonstrations populaires, celles qui resteront à jamais gravées dans l'âme canadienne.

La seconde nous amène au pied du monument Laval que des draperies de pourpre et d'or recouvrent. On a beaucoup critiqué l'œuvre de notre sculpteur. On lui a reproché de n'avoir pas donné une allure assez fière à un Montmorency-Laval, que sa chape semble un peu écraser et qui, suivant la croyance commune, était un caractère énergique jusqu'à la raideur. Or des érudits, qui ont fouillé la vie du fondateur de l'Église canadienne, contredisent cette légende ; ils prouvent que notre premier évêque, s'il était grand par la naissance, n'avait accepté un évêché que parce qu'il était perdu dans un pays sauvage où il n'aurait aucune satisfaction humaine.

Quand on parle de ses retentissants démêlés avec les gouverneurs français, on n'appuie pas assez sur les horribles faits qui motivaient ses sévérités : des bourgades entières endormies dans une bestiale ivresse et qui, au réveil, retrouvaient la moitié de leurs membres blessés et défigurés.

L'on cite l'exemple effrayant d'un sauvage qui donna le fruit de trois années de chasse, avec sa femme et sa fille pour une seule bouteille de l'inférieure liqueur.

Quoi d'étonnant que Mgr de Laval ait lutté avec l'énergie de sa très grande âme contre de tels abus et cela n'empêche pas le sourire de mansuétude qui se joue sur ses lèvres de bronze d'être véridique et sincère.

Le groupe placé à ses pieds explique son attitude : l'Indien qui se

dresse dans sa superbe indépendance et auquel la religion indique la chapelle de Notre-Dame de la Recouvrance qui fut l'objet de sa constante sollicitude ; le jeune écolier rappelle ce qu'il fut pour la jeunesse et ce que nous lui devons ; l'Ange qui lui tend la palme de la gloire est l'interprète de la postérité reconnaissante.

Lorsque les bombes annoncèrent que la cérémonie du dévoilement était proche, on vit de gracieuses fillettes, couronnées de fleurs, descendre du monument au pied duquel les derniers Hurons étaient assis et conduire des rubans aux couleurs de Laval jusqu'à la tribune où le Gouverneur Général attendait. La foule immense qui couvrait alors les environs vit les draperies s'agiter et remonter jusqu'à une couronne au-dessus de la statue, tandis que des colombes s'échappaient de leurs plis et semblaient porter jusqu'aux cieux l'allégresse et l'enthousiasme de cent mille poitrines, tandis qu'un peloton d'honneur saluait de salves de mousqueterie la figure héroïque de François de Montmorency-Laval et que montaient dans l'air les refrains patriotiques de sa cantate, de "O Canada" et de "France".

Et le soir, pendant que l'évêché, les églises, les communautés et les places publiques se paraient de girandoles éblouissantes et brillaient de mille feux, que les fanfares jouaient leur plus joyeux répertoire, le peuple venait se reposer sur les estrades et causer familièrement sous le regard bienveillant du saint évêque.

Il ne me reste qu'un mot à dire de la Saint-Jean-Baptiste, du long défilé de canadiens-français fiers de leur origine. Des discours patriotiques des grands orateurs de chez nous, de la bienveillance et de l'admiration de nos compatriotes anglais pour des fêtes exclusivement canadiennes.

Je voudrais rapporter aussi chacune des paroles de Mgr Roy lorsqu'après la messe il appela d'un geste de pasteur et de père, la foule que les soldats maintenaient à grande peine à distance respectueuse pour lui prêcher le règne du Christ et les moyens de conserver le précieux dépôt de la foi que nous avons reçue en héritage. Il eut des accents émus pour parler de la France catholique qui fut notre mère et à laquelle nous tenons enco-

re, et les applaudissements soulignèrent toutes les allusions à nos gloires qui sont aussi les siennes.

Nos évêques sont les dignes successeurs de celui qui se dresse dans sa chape de métal ; ils ont le même zèle pour le salut des âmes et le même patriotisme éclairé. Notre peuple en les suivant ne peut ni s'égarer ni s'amoindrir et ces inoubliables fêtes sont un nouveau lien entre tous les membres de la grande famille canadienne.

GINEVRA.

Québec, 24 juin 1908.

UN FRANÇAIS D'OUTRE-MER

LOUIS FRÉCHETTE

Il y a, en ce moment, de l'autre côté de l'Océan, dans un pays qui fut créé par l'intelligence, le dévouement et l'abnégation totale des nôtres, au Canada, de grandes fêtes. A Paris même, le tri-centenaire de la fondation de Québec par Samuel Champlain, sera célébré dignement en Sorbonne. On rappellera les efforts de jadis, le sacrifice des derniers soldats français tombant autour de Montcalm dans les plaines d'Abraham, fidèles quand même à l'honneur de la mère-patrie oubliée.

Et ce sera tout.

Au reste, inutile de discuter. On connaît le mot de ce plat Voltaire, courtisan pensionné du roi de Prusse, sur les "quelques arpents de neige" dont il n'y avait pas à se soucier. Malheureusement pour nous, il s'en trouva qui jouèrent un peu moins au bel esprit et jugèrent que ces "arpents de neige" étaient bons à prendre et à garder. Éternelle réfutation, inévitable, du sophisme trop connu : "cedant arma togæ", sous le mensonge duquel on voudrait nous faire revivre.

Vaincus, abandonnés, les Français de là-bas n'ont pas déserté. Ils se sont attachés à ce sol fécondé par les larmes de rage et le sang des leurs et, aujourd'hui, l'âme de la France vit encore par les plaines et les villes de la patrie canadienne. Là où est le drapeau, là est la patrie, dit la fière et saine devise qu'on apprend

aux jeunes soldats. Les Canadiens, à travers le temps, en ont fait leur. Fidèles malgré l'épreuve, actuellement encore, aux fêtes de chez eux, sur chaque demeure ils arborent le drapeau français.

Mais voici qu'au milieu de la fête des fleurs de deuil sont jetées. Un des plus dignes, un des plus aimés, je dirai même : un des plus grands, vient de mourir. La nouvelle de la mort de Louis Fréchette vient de nous parvenir. Or celui-là était bien, comme on l'appelait, le poète canadien national.

Par ses écrits, par ses beaux vers, si purs de forme, si vibrant d'une âme haute et généreuse, en lui, notre génie, notre langue, notre pays revivait et se prolongeait sur la terre abandonnée. Il n'y a pas un enfant du Canada qui ne sache une page de lui, car c'était le Simple, le Juste par excellence. Il n'y a pas un lettré, dans tous pays, qui ne connaisse son admirable : Légende d'un Peuple.

En 1880, sous la coupole de l'Institut, en séance solennelle, Camille Doucet faisait l'éloge du poète canadien, de ce Français de vieille roche, et aux applaudissements de tous couronnait son œuvre. En France, on fut heureux de ce beau succès, car, par lui, la mère-patrie envoyait à ses enfants perdus un gage d'affection et de foi, gage discret d'aïeule attendrie qui se souvient d'avoir pleuré. Et aussitôt, là-bas, dans les plus humbles demeures des bourgs, comme dans les plus sauvages huttes des hardis trappeurs, la nouvelle se répandit déchaînant une vraie allégresse. Il semblait que les ancêtres, ceux de jadis, morts pour la patrie, avaient dû tressaillir dans leurs tombes. On s'en allait répétant :

—Ceux de chez-nous se souviennent. Notre Louis Fréchette est lauréat de l'Académie française.

L'année dernière, en septembre, j'osai lui adresser un de mes livres, hommage de mon admiration respectueuse. C'était un de ceux que j'aime le mieux, "La Route s'achève", parce que là j'y conte ma vie errante dans les grands sables du Sud, ma vie plus mêlée, plus attentive, plus dévouée à mes hommes, à tous ceux de France qui, avec une tenue admirable, accomplissaient leurs années de service militaire dans

ces solitudes brûlées que j'ai tant parcourues et aimées.

En octobre, par l'intermédiaire de mon éditeur, je reçus de lui quelques lignes sur une carte postale. Il était au Sanatorium de Blois, à Trois-Rivières, et trop souffrant pour écrire longuement. Mais avec quelle bonté, d'un seul mot, il appréciait cet humble livre qui était allé le trouver sur son lit de douleurs !

"Votre envoi a fait les délices d'un pauvre malade. Merci, merci mille fois !"

Quelques semaines après, en novembre, je recevais un de ses derniers : "La Noël au Canada". Des quelques lignes trop flatteuses qu'il avait eu la très grande bonté d'inscrire sur la première page, à mon adresse, je ne citerai que ceci qu'il savait bien devoir éveiller en moi de profondes et émouvantes résonances : "Hommage d'un Français d'outre-mer." Ah ! aussitôt, comme je fus gagné à toute l'œuvre et comme je l'aimais déjà ce grand poète — qui se souvenait et se réclamait de nous !

Et ce livre est bien toute son âme, livre plein de contes charmants, plein des légendes de là-bas, — hélas ! livre aussi d'un homme que la maladie terrasse, qui se sent arrivé au soir de la vie et veut fixer inoubliables, comme pour lui seul, de chers et touchants souvenirs.

Noëls de joie, Noëls de deuil, il les dit tous avec son cœur. Chacun de ses enfants y a sa page, sa page de "quand il était petit", page délicate, émue, où se révèle toute sa tendresse de père, — et qu'ils ne pourront relire maintenant qu'à travers leurs larmes.

Quelle mélancolie dans la dédicace : "A mes enfants qui ont grandi trop vite" ! Et comme on se prend à l'aimer déjà, sans l'avoir jamais vu, ni encore lu !

Aussi, est-ce avec respect, avec piété, — je ne crains pas de l'écrire, — que je lus "Noël du Canada", en famille, un soir, dans le grand calme de mon cabinet de travail. Je dus même la faire à haute voix. Les enfants ravis, en voulaient leur part.

Après, je ne sais au juste ce que je lui écrivis, mais voici sa réponse. Comme tout son cœur adorable et charmant s'y donne et dans la plus belle simplicité !

Montréal (Canada), 24 décembre, 1907.

Mon cher capitaine,

C'est aujourd'hui veille de Noël et j'en prends occasion pour vous remercier de votre aimable lettre et de la bienveillance avec laquelle vous avez accueilli mes modestes contes. Jeannette, aujourd'hui mère de famille, a été ravie en apprenant, le jour même où son mari venait d'être élu député, que vous vous étiez intéressé à elle; de même que "Ouisse" mariée, elle aussi, depuis un an; et "Petite Pauline" qui achève ses études. Vous voici donc familier avec presque tous les miens. Hélas! si vous avez lu "Le violon de Santa Claus", vous avez fait aussi connaissance quelque peu avec mon premier né, mon seul garçon, qui est mort à vingt-quatre ans, des fièvres contractées aux Indes. Tant il est vrai que le sourire se mouille d'une larme.

Dites à votre petite chérie que je suis tout ému de savoir qu'elle a pensé aux miens en me lisant, et remerciez votre chère femme, de ma part et de celle de ma femme, à moi, d'avoir bien voulu se glisser un peu dans notre intimité si lointaine, mais bien sincère. Tous nous avons conservé un si bon souvenir de notre passage à Amiens!

Fervents souhaits de bonne année de la part d'un pauvre neurasthénique!

LOUIS FRECHETTE.

Quelle chose délicieuse que cette jolie lettre du poète à un inconnu, d'un Maître à un débutant, — et quelle tristesse de penser que ce pauvre grand cœur ne bat plus! Maintenant, comment répondre? Je ne pouvais continuer à me faire mieux connaître qu'en lui adressant un autre livre, encore un très vécu, celui-là, livre où j'ai noté mes impressions de la frontière, crié bien haut qu'avec le petit soldat français, tel que je l'ai vu à l'œuvre, il n'y avait pas lieu de s'inquiéter, de désespérer jamais. Et cela, il ne se pouvait pas qu'un Canadien n'aimât pas à l'entendre.

Il me répondit en février. Ce fut la dernière lettre reçue. Mais, hélas! la signature seule était de sa main.

Elle m'est très chère, cette pauvre lettre, cependant ce n'est pas comme l'autre, toute de son écriture, où à travers chaque ligne je sentais son regard, son âme, venir à moi et me parler si affectueusement. Un tiers est là, entre nous. Il me faut descendre au bas du feuillet, jusqu'à sa signature, pour le retrouver. Et c'est bien peu, quand on aime, même en pensée.

Montréal, 10 février, 1908.

Mon cher capitaine,

Il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre livre: "Sur les côtes de Meuse", et j'aurais voulu vous en remercier avant aujourd'hui, mais je désirais vous lire auparavant, et puis j'avais trop de choses à vous dire en réponse à votre charmante lettre, tant au nom de mes enfants qu'au mien. Malheureusement mon atroce neurasthénie me défendait tout travail cérébral. Aujourd'hui même une insurmontable nervosité m'empêche de tenir une plume. C'est à peine si je puis dicter quelques lignes à un clavigraphiste charitable. Incapable même de lire deux pages de suite. Pas besoin, n'est-ce pas, de vous exprimer mes regrets de ne pouvoir mieux répondre à vos courtoisies. Une rechute que j'ai eue vers le jour de l'An m'a terrassé.

Pardonnez-moi. Croyez à toute mon affection. Embrassez Anne-Marie pour Jeannette, pour Ouisse et ses autres amis d'Amérique, et que Dieu vous préserve des tortures de la neurasthénie!

Un qui vous connaît trop tard.

LOUIS FRECHETTE.

Maintenant qu'il n'est plus, — à mes chères amies de là-bas, Jeannette, Ouisse, Pauline! — voici que ma pensée s'en va vers un autre grand poète de chez nous, parti lui aussi tout récemment, homme de cœur ardent, de pitié immense, de tendresse délicate. Je veux nommer notre cher François Coppée dont le portrait, le bon regard, en ce moment veille mon travail pendant que j'essaie à faire de mon mieux pour apporter au pied du grand mort que vous pleurez, l'hommage de ma respectueuse et fervente admiration.

Tous deux ont aimé la France et les humbles, tous deux ont dit la sincérité et la beauté de la vie noblement acceptée, avec ses peines et ses sacrifices, tous deux ont magnifié l'effort même dans ses manifestations les plus infimes. Aussi leur œuvre est-elle saine et féconde. Les petits enfants peuvent la lire. Ils ne pourront qu'y puiser des leçons de foi et d'énergie pour plus tard.

Oui, Louis Fréchette, le bon poète canadien, était bien de la vieille souche française. Il avait raison de se dire Français, — Français d'outremer avec cette nuance de regret que l'on sentait en lui, d'exister, d'écrire, si loin de la terre des aïeux. Et nous sommes fiers de lui.

La neige des quelques arpents dédaignés par Voltaire et sa séquelle, la neige de là-bas, si tragiquement ensanglantée jadis, n'a pas étouffé l'âme de l'alouette gauloise trans'portée sur les bords du Saint-Laurent il y a trois cents ans par nos pères. Elle a chanté en lui et par lui. Et par delà les mers nous l'avons entendue.

JEAN SAINT-YVES.

Lauréat de l'Académie française.

"LES OISEAUX DU COUVENT"

M. Henry Kowalski, le compositeur et pianiste bien connu, vient de faire éditer la musique qu'il a composée sur la poésie, "Les Oiseaux du Couvent" de notre regretté poète national, Louis Fréchette.

La musique particulièrement entraînante s'adapte bien à la douceur des strophes. Le morceau est dédié à la fille du poète, Mlle Pauline Fréchette.

Le morceau est en vente chez Nordheimer, 589, rue Sainte-Catherine ouest. Nos remerciements à M. Kowalski pour l'envoi d'un exemplaire.

A "Mille-Fleurs", 527, rue Sainte-Catherine-Est, on voit, en fait de chapeaux, des genres tout à fait nouveaux, créations importées, remarquables par leur cachet particulier.

La reine des Eaux Purgatives, c'est
L'EAU PURGATIVE DE RIGA
En vente partout, 25 Cts la bouteille.

La France jugée par un Américain

"THE FRANCE OF TO-DAY," par M. Barrett Wendell

Il paraîtra peut-être étrange aux lectrices du "Journal de Françoise" que je vienne leur parler d'un livre américain.

Je répondrai d'abord que ce livre traite de la France et ce devrait être ce me semble, une raison suffisante ; il y en a une autre : ce livre est le seul que j'aie lu où la France moderne soit dépeinte, expliquée, comprise, d'une manière impartiale et claire. La lecture en sera profitable aux Canadiens au même titre qu'aux Américains, car les préjugés qui existent contre la France sont identiques dans les deux pays.

Combien de fois m'est-il arrivé d'entendre un touriste, retour de Paris, déblatérer contre tout ce qu'il avait vu et entendu, — sans même se demander s'il avait bien vu et si la mauvaise impression rapportée de son voyage ne venait pas de sa faute lourde.

Toujours je cherchais à le faire causer. Qu'avait-il vu ? Notre-Dame en courant ; un coup d'œil au Louvre ; peut-être même était-il entré aux Invalides ; mais... il avait fait de longues stations aux terrasses des cafés du boulevard à l'heure de l'apéritif, il avait été trois fois au Moulin Rouge, cinq fois aux Ambassadeurs où il avait entendu la petite Chose chanter... Ah ! mon cher !... une bonne !... je vais te la dire !... tout bas !! puis les cabarets de Montmartre, quelques pièces des Nouveautés ou des Bouffes ; et dans l'innocence de son âme, il croyait avoir vu le fonds et le tréfonds de la Grand-ville. Il n'en avait vu que les bas fonds, et jugeait comme pourrait le faire un homme qui se serait promené huit jours dans les égouts.

Je me rappellerai toujours la stupefaction d'un de ces bons apôtres qui racontait ses équipées à une française de beaucoup d'esprit échouée au Canada. "C'est bien parisien tout ça, ajoutait-il en terminant.

— Si parisien, répondit la dame, que moi qui ai vécu, à Paris, dix huit ans, je n'ai jamais mis les

pieds dans aucun des lieux que vous venez de me dépeindre d'une façon si réaliste.

Le grand malheur est que les gens vont en France uniquement pour s'amuser et alors, on leur en donne pour leur argent ; ils s'amusent jusqu'à l'écoeurement.

S'ils avaient eu le pouvoir et le vouloir de pénétrer dans la vie réelle de la France ; s'ils avaient su tourner le dos à ce vaste Casino où le Monde vient se rassasier de plaisirs faciles ; ils auraient compris que cette Maison de joie n'est pas même une infime partie de la France ; qu'elle n'est qu'une sorte de microscopique enclave peuplée d'étrangers, qui s'est formée là, par hasard, parce que le ciel y est clément, les hommes courtois, leurs œuvres belles, la cuisine supérieure et les femmes spirituelles et jolies.

Ce jardin d'Épicure n'est pas la France, pas plus que le Bowery de New-York n'est l'Amérique, ou que White Chapel n'est l'Angleterre.

M. Barrett Wendell, professeur d'anglais à Harvard et, précédemment "Lecturer" au Trinity College de Cambridge, fut envoyé en France vers 1904 pour faire des conférences sur l'Amérique, à la Sorbonne et dans diverses Facultés de province. Cette mission avait été organisée par Mr James Hazen Hyde, qui avait créé à cet effet une bourse connue sous le nom de "Hyde Foundation".

M. Wendell resta en France au delà d'un an, et, par ses fonctions mêmes, put entrer en contact intime avec presque toutes les classes de la population. Il les étudia soigneusement et il les comprit bien. Il les a peintes d'une plume alerte, avec franchise et impartialité.

Voici la division de son remarquable livre :

Les Universités.—La Structure de la Société.—La Famille.—Le Tempérament Français.—Les Rapports de la Littérature et de la vie.—La Question religieuse.—La Révolution et ses

effets.—La République et la Démocratie.

1. — LES UNIVERSITÉS.

M. Barrett Wendell a enseigné dans nos Universités ; il a vécu avec nos professeurs et nos étudiants à Paris et en Province ; ses impressions ne sont donc pas celles d'un touriste, mais celles de quelqu'un qui sait.

Dans l'organisation générale de notre corps enseignant, ce qui l'a tout d'abord frappé, c'est la corrélation absolue qui existe entre les divers degrés d'enseignement, et entre les Universités.

En France, tout l'enseignement est centralisé par l'Etat. Le territoire est divisé au point de vue Universitaire en un certain nombre de districts à la tête de chacun desquels se trouve une Faculté ou Université comprenant quatre sections : Droit, Médecine, Sciences et Lettres et leurs subdivisions ou annexes.

Ces Universités sont indépendantes les unes des autres, mais toutes sont dépendantes d'un pouvoir central ; le Ministère de l'Instruction publique. Elles constituent l'enseignement supérieur.

Au-dessous d'elles et sous leur contrôle absolu, sont les lycées ou collèges qui dispensent l'enseignement secondaire.

Enfin, au-dessous encore, sont les écoles primaires.

Tous ces rouages de l'organisation enseignante sont dans le ressort d'une même Faculté, dépendant, les uns des autres. Tous sont soumis au pouvoir central. Cette conception est complètement différente de la conception Anglo-Saxonne où les Universités, collèges et écoles, sont des organisations autonomes, sans liens entre elles, vaguement surveillées par l'Etat quand elles le sont, et peu ou point subventionnées par lui.

Nous laissons de côté l'enseignement libre dispensé par les collèges religieux et autres. Ces institutions ont joué et jouent encore un très grand rôle en France, mais M. Barrett Wendell ne s'en est pas occupé.

Le résultat de cette organisation si soigneusement systématisée et centralisée semble satisfaisant à M. Barrett Wendell. Il reconnaît volon-

tiers que, le niveau des études est plus élevé en France qu'en Amérique; mais il n'est pas autrement enthousiaste. A son point de vue, la vie des Universités manque de liant, de sympathie, "d'humanité", pour employer son mot. Les relations des maîtres avec les élèves et des élèves entre eux, sont sans camaraderie; elles sont essentiellement "professionnelles".

Le côté social de la vie Universitaire si développé en Angleterre et en Amérique n'existe pas en France. Les étudiants ne vivent pas en commun, se mêlent peu les uns aux autres, et quand ils se lient, c'est par suite de relations antérieures, de situations sociales, de similitudes de goûts.

En Amérique, le seul fait de sortir de la même Université constitue un lien; en France, pas du tout. Et cela paraît très étrange à M. Barrett Wendell surtout étant donnée la sociabilité du peuple français.

Aussi "l'esprit d'Université" est-il inconnu en France. En Angleterre, il y a une sorte de parenté intellectuelle entre tous les élèves de Cambridge et entre tous les élèves d'Oxford, et conséquemment des différences sensibles de manières de voir entre un "Oxon" et un "Cantab"; différences qui résultent bien plus de la vie journalière dans un milieu imbu de certaines idées, que de l'instruction proprement dite. C'est un phénomène "d'imprégnation" morale.

En Amérique le même fait se reproduit: Yale et Harvard ont leurs traditions qui ne sont pas celles de Princeton ou de Cornell.

En France, qu'un jeune homme ait étudié à Paris, à Nancy, à Aix où à Poitiers, sa formation intellectuelle est la même au point de vue des études, et sa formation morale dépend entièrement du milieu social où il est né, et un peu aussi du collège où il a été élevé; et quand je parle ici du collège, j'entends simplement l'établissement d'enseignement secondaire d'où il est sorti.

Une autre caractéristique des étudiants français est la conscience avec laquelle ils poursuivent leur travail. Parmi eux, l'on trouve peu de ces "amateurs" si nombreux dans les Universités anglaises ou américaines, et qui sont là, seulement, pour tuer

agréablement quelques années de jeunesse, et acquérir une certaine "culture", avant d'embrasser une carrière. Les études étant très fortes dans les collèges secondaires français, la "culture" que l'on y acquiert est suffisante pour quiconque ne désire pas se spécialiser.

Tous les jeunes gens qui fréquentent les Universités sont donc là, dans un but déterminé, qu'ils doivent forcément atteindre s'ils ne veulent pas manquer entièrement leur vie. Car il est bon de faire observer ici, qu'une foule de carrières sont fermées en France à celui qui n'a pas tel ou tel grade Universitaire. Pour être pharmacien, il faut être bachelier. Et il est inutile de se présenter à l'Inspection des Finances, sans être licencié.

En ce qui concerne les professeurs, l'observation est la même; non seulement ils travaillent beaucoup pour arriver, mais encore ils continuent toujours à travailler; leur carrière est une carrière de concurrence intense et celui qui se relâche est vite distancé.

Ceci tient à l'organisation même du corps Universitaire, à l'union des Facultés entre elles, à la dépendance de toutes au pouvoir central. Le jeune maître de conférences sait qu'il lui faut travailler énergiquement pour arriver à obtenir une chaire dans quelque Faculté de Province. Mais là ne s'arrêtent pas ses ambitions. Il veut se rapprocher de Paris, la ville Lumière de la Science, et, si faire se peut, enseigner à son tour dans une de ces institutions illustres: la Sorbonne, l'École de France, l'École des Hautes-Études: Pour cela il faut travailler, travailler encore, travailler toujours.

C'est à cette émulation, à cette concurrence que la France doit d'avoir un corps d'enseignement supérieur absolument hors de pair.

En Amérique la situation est autre. Quand un professeur a obtenu une chaire dans une Université, il y reste généralement ad infinitum. Les Universités n'étant reliées entre elles par aucun lien, il n'y a pas de cours régulier pour l'avancement; il en résulte que celui qui est casé dans une ville et un milieu qui lui plaît, s'y attache, s'y acoquine pour ainsi dire, et alors se relâche et perd le feu sacré.

Nous ne prétendons pas qu'il n'y ait pas en Amérique de bons professeurs, et M. Barrett Wendell ne l'insinue pas davantage, mais il regrette que le manque de stimulus permette à tant de beaux talents de s'alourdir dans la douce sérénité d'un repos venu avant l'heure.

M. Barrett Wendell conclut en disant qu'il serait grandement profitable pour le haut enseignement Américain, de s'inspirer des idées directrices de l'enseignement Français, comme il s'est inspiré précédemment des principes de l'enseignement Allemand et autrefois de ceux de l'enseignement Anglais.

Ce vœu émanant d'un Américain, professeur lui-même, est certainement le plus bel éloge que l'on puisse faire de notre organisation d'enseignement supérieur.

II. — LA STRUCTURE DE LA SOCIÉTÉ.

Dans son chapitre sur la Structure de la Société française, M. Barrett Wendell est loin d'être complet, à moins que l'on ne comprenne société

Lotion . . .

"SAPHO"

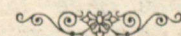
Hygiène de la Tête



Insecticide . . .

"SAPHO"

Pour destruction complète de tous les insectes.



THE

Sapho Mfg. Co.

61, ST-GABRIEL,

MONTREAL

Demandez le Catalogue

des Produits "SAPHO"

dans son sens restreint : Les classes supérieures.

Il avoue franchement ne connaître les ouvriers que par des récits, et quant à la classe agricole, il ne nous en dit rien.

Ceci est une grave lacune ; mais il faut lui savoir gré de ne nous parler que de ce qu'il a appris par lui-même. Son étude gagne en vérité et en précision, ce qu'elle perd en ampleur.

M. Barrett Wendell divise la Société en trois classes : l'Aristocratie, la Bourgeoisie et le Monde des Lettres et des Arts.

C'est de la Bourgeoisie qu'il nous entretient le plus longuement parce que c'est elle qu'il a le mieux étudiée.

Il a été frappé par la façon très franche avec laquelle le bourgeois français admet appartenir à la "bourgeoisie" à la "classe moyenne", reconnaissant ainsi implicitement qu'il existe d'autres classes en dehors de la science et d'autres classes qui peuvent être supérieures.

L'auteur fait à ce sujet une réflexion extrêmement intéressante. Un des préceptes les plus chers aux Américains est l'égalité absolue de tous les hommes entre eux, et partant la négation de toute supériorité sociale. Un bon américain croirait manquer de dignité s'il ne se posait pas partout comme l'égal des plus haut placés. Il en résulte donc qu'ils doivent forcément se considérer comme supérieurs à ceux qui admettent franchement, ne pas appartenir à la classe la plus élevée de leur pays.

Le résultat est doucement grotesque, au moins, aux yeux des étrangers devant lesquels se joue la comédie.

Il est en effet plutôt risible de voir un brave homme, qui a fait une fortune honorable, dans la fabrication des boutons de culottes ou la vente du porc salé, prétendre partager les préjugés aristocratiques de sociétés anciennes, dans lesquelles le fait d'être "dans le commerce" était une raison péremptoire pour que l'on ne vous invitât pas à dîner.

Un Américain ne comprendra jamais qu'un Anglais ou un Français, dans une situation très prospère, puisse admettre franchement qu'il appartient à la "middle class" ou à la "Bourgeoisie". Aussi presque

tous les Américains parlent-ils avec mépris de cette "bourgeoisie", absolument comme s'ils étaient tous des ducs et pairs.

Remarquez bien que je ne fais pas ici d'ironie aux dépens des Américains, je cite l'auteur presque textuellement.

Pourquoi les Américains ont-ils de la "bourgeoisie" une idée fautive, le terme étant pour beaucoup d'entre eux synonyme de vulgarité, de mesquinerie, d'étroitesse d'idées, etc ?

Simplement, parce qu'ils ne la connaissent pas, ou ne la connaissent qu'indirectement, par des intermédiaires malveillants. Les classes de la Société auxquelles les Américains qui vont en France, se mêlent le plus facilement sont : le corps diplomatique, les artistes, un certain monde soit disant à la mode, "le high life" où vous rencontrerez cinq étrangers pour un français, et enfin la colonie américaine. Or, dans tous ces milieux, très restreints d'ailleurs, la "Bourgeoisie" n'est pas en odeur de sainteté.

Les Américains connaissent encore la bourgeoisie par la littérature et surtout par les mémoires anciens, les romans et les pièces modernes, qui sont, en français, leurs lectures favorites. Les auteurs d'anciens mémoires sont pour la plupart des aristocrates ; les auteurs de romans et de pièces modernes appartiennent au monde artistique ; les uns comme les autres nourrissent à l'égard du "bourgeois" des préjugés divers mais, dans tous les cas, peu bienveillants.

Les Américains, qui parfois traitent la France de pays "partiellement civilisé", ne réfléchissent pas que dans toute civilisation complète, il y a et il y aura toujours des classes ; et que c'est simplement parce que leur civilisation est encore trop récente, mal dégrossie, qu'il n'y en a pas chez eux de généralement reconnues. Car, il ne faut pas qu'ils s'y trompent, des classes sont en train de se former dans leur pays ; et tel ou tel membre des "four hundred" serait absolument suffoqué, si vous lui laissiez entendre que vous le considérez comme étant de la même classe, non pas que son bottier, mais que tel ou tel industriel, encore modeste, qui est son voisin de campagne ; quand bien même le dit

petit industriel appartiendrait à une famille plus ancienne et plus honorable que celle du dit milliardaire.

En Amérique, tout le monde n'est pas "capitaine d'industrie" ni "chevalier du travail" ; il y a entre les deux une énorme portion de la population, qui va des plus éminents dans les carrières libérales, jusqu'aux plus petits boutiquiers : ces gens là sont les "bourgeois". La chose existe comme partout ailleurs, si elle n'a pas de nom, c'est par suite d'un sot amour-propre envieux de toute supériorité.

J'ajouterai même ceci : c'est que si l'Amérique a une aristocratie de l'argent c'est simplement par le fait qu'une aristocratie de naissance n'a pas pu s'y créer ; rien ne dit qu'elle ne s'y créera pas. Et si elle s'y était créée, les orgueilleux ploutocrates qui n'auraient pas eu la chance d'y entrer, ne seraient ni plus ni moins que des "bourgeois" — C'est ce qui faisait dire à un diplomate qui s'enquyait à Washington, vers 1840 : "L'Amérique n'est qu'une Angleterre dont on aurait supprimé les trois classes supérieures."

Les impressions de M. Barrett

UNE AUBAINE Pour nos Canadiennes 8 SUR 10 FEMMES

souffrant de maladies qui leur sont spéciales.

Les **Ovules** du DR. PATRICK de Paris, guérissent les pertes blanches, douleurs, lacerations, descente, beau mal, renversement, ulcères, ovarites, etc. d'une manière infailible, permanente et sauvent des opérations.

Les **Tablettes Hygieniques** du Dr. Patrick, maintiennent les organes en bonne santé, et **previennent** les pertes, retards ou suppression.

Les **Pastilles Rouges** du DR. PATRICK guérissent la faiblesse, l'anémie, vertige, mal de tête, épuisement, la consommation et toutes les maladies résultant de la pauvreté du sang.

AGENTS POUR L'AMERIQUE

SYNDICAT MEDICAL DES DAMES,

180 Ste-Catherine Est.

TEL. EST 3208.

Consultations Médicales Gratuites.

NOTE—On demande des Dames ou Demoiselles pour faire connaître nos remèdes dans les grands magasins, manufactures etc. Elles peuvent se faire un joli revenu dans leur loisirs.

Wendell au contact du "bourgeois" français ont été essentiellement favorables. Elles lui ont prouvé surabondamment à quel point étaient faux les préjugés des "bourgeois" américains, à l'égard de leurs confrères d'outre-océan.

Bien que prévenu, il ne peut s'empêcher d'admirer leur simplicité parfaite, la franchise avec laquelle ils admettent leur situation sociale "réelle", sans prétention comme sans fausse honte. Il a été frappé de leur absolue honnêteté intellectuelle, de la façon ouverte avec laquelle ils professent et soutiennent leurs opinions et même leurs préjugés, et à ce sujet, il dit en propres termes :

"Quelque étroites que puissent parfois paraître les manières de voir d'un Français, elles ne sont jamais incompatibles avec une considérable activité intellectuelle. L'esprit français est alerte et logique."

Et l'auteur démontre que beaucoup de soit disant défauts reprochés au "bourgeois" français sont la résultante directe de ces habitudes de logique, qui veulent qu'autant que faire se peut, tout soit en accord dans une même vie.

Leurs moyens sont minces : donc leur vie sera modeste. N'est-ce pas plus digne que ce bluff perpétuel, cette manie de jeter de la poudre aux yeux, qui est un des plus abominables défauts de l'américain de certains centres.

Une autre qualité est l'amour du travail, le goût inné de la tâche journalière bien exécutée, le besoin de toujours faire quelque chose d'utile. Et l'auteur avoue n'avoir jamais vu un Français s'amuser durant des heures à taillader un morceau de bois.

Une autre caractéristique du bourgeois est son goût de la respectabilité, son horreur des écarts de conduite, son profond attachement aux traditions familiales. Il est particulièrement intéressant de constater à quel point ce fait a frappé l'auteur ; il y revient à plusieurs reprises avec insistance :

"Je doute en vérité, dit-il, que vous puissiez trouver nulle part, une classe sociale plus solidement, plus profondément, plus tranquillement, plus admirablement persistante que

ces mêmes bourgeois de nos jours..... Plus vous connaissez la classe moyenne, la bourgeoisie de France, plus profonde devient votre conviction qu'une nation dont le cœur est aussi sain doit être essentiellement vigoureuse."

Et plus loin !

"Sans aucun doute, c'est une impression répandue, que la Société française est moralement gangrenée. Sur une question aussi délicate, il est difficile d'exprimer une opinion arrêtée, tendant à contredire formellement ce lieu-commun. Quoiqu'il en soit, un fait reste vrai. Plus vous voyez comment les Français vivent, entre eux, quelque soit leur rang, moins votre attention est appelée sur ces irrégularités de conduite auxquelles les bavardages étrangers vous avaient porté à vous attendre. Vous êtes au contraire de plus en plus impressionné par la régularité de leurs vies et aussi par ce fait surprenant, que cette régularité leur tient prodigieusement à cœur. Et bientôt, vous en venez à vous demander comment on peut pénétrer dans leur affection, sans une compréhension sympathique de l'intensité avec laquelle ils chérissent leurs relations domestiques."

Ces quelques lignes, d'une plume aussi autorisée, sont certainement une bonne revanche des histoires scandaleuses et ordurières, inventées, arrangées et publiées presque chaque semaine sur la société française, dans certains grands journaux américains. Il faut, d'ailleurs, pour être juste, reconnaître qu'ils n'épargnent pas davantage leurs compatriotes et qu'ils ne nous laissent rien ignorer des divorces, éloquements, (le mot est trop joli pour ne pas le franciser) et autres frasques de leurs belles mondaines ; elles sont si nombreuses qu'ils pourraient vraiment, ne pas y ajouter celles des voisins.

Enfin, le bourgeois français est bien élevé ; il est courtois ; il sait vivre ; il est un "gentleman".

C'est avec intention que je ne dis pas "gentilhomme", car, sans s'en douter, M. Barrett Wendell donne en anglais une petite leçon de français, qui pourrait s'annexer aux excellents conseils de Fréchette ou de Buies.

"Gentilhomme" ne veut pas dire

du tout "un homme bien élevé", ce qu'on appelait au 17^{ème} siècle, un "honnête homme" ; cela veut dire simplement un homme qui est né "noble" ; le mot n'implique aucune vertu personnelle mais bien un rang social. Aussi quand Molière a intitulé une de ses comédies "Le Bourgeois Gentilhomme" il a fait un jeu de mots qui, à son époque, a dû paraître extrêmement comique.

Que nous dit maintenant M. Wendell des aristocrates ? A vrai dire, assez peu de chose. Il a souvent constaté qu'entre eux et les bourgeois les sympathies sont minces.

Au sujet de cette méfiance réciproque, l'auteur nous cite une anecdote amusante.

Un jour, discutant je ne sais quelle question avec un noble très authentique, ce dernier lui fit une réflexion si spirituelle et si juste, qu'il la cassa dans sa mémoire pour la replacer au besoin. A quelque temps de là, causant avec un ami bourgeois, il répéta le bon mot. L'autre de s'esclaffer et de demander l'auteur. M. Barrett Wendell le lui nomme. Aussitôt sa figure se renfrogné et il semble que son opinion se modifie en apprenant l'aristocratique origine de la plaisanterie. "C'est drôle, ajoute-t-il, je ne dis pas, mais... c'est trop noble !"

Cependant, dit l'auteur, ces préjugés semblent diminuer peu à peu. Les nobles, dont la puissance réelle a disparu en 89 et dont les fortunes vont chaque jour en diminuant, s'allient de plus en plus aux bourgeois, qui n'ayant plus rien à redouter de leurs privilèges abolis commencent à les considérer avec moins d'envie. D'autres, jetant leurs titres aux orties, mettent la main à la pâte et se consacrent à des professions qui auraient été une absolue "dérogéance", il y a seulement un siècle. Et si chez quelques nobles héréditaires demeure encore un peu de dédain pour l'inférieur traditionnel, il n'en est pas moins vrai, que la majorité semble maintenant reconnaître chez leurs voisins bourgeois, un idéal, des vertus, même des défauts, qui ressemblent singulièrement aux leurs. Ils se rendent compte de leur communauté d'intérêts et comprennent qu'ils doivent demeurer ou tomber ensemble.

Les relations de la bourgeoisie avec

l'autre classe qui la touche de plus près, le Monde artistique et littéraire, sont encore moins cordiales.

Les artistes, littérateurs, peintres, sculpteurs, musiciens, etc, sont pour la plupart des hommes d'origine bourgeoise, qui par tempérament ont jeté par dessus bord la rigidité de conduite qui caractérise la bourgeoisie.

Dans leur vie artistique, ils évitent absolument la trivialité et la frivolité; ils croient foncièrement à leur art, et sont aussi profondément et sérieusement dévoués à leurs devoirs d'éducateurs. Mais ils forment une classe par eux-mêmes; ils ne sont pas des aristocrates et pas davantage des bourgeois, et leur position ressemble assez à celle des acteurs dans la société Américaine ou anglaise. Leur monde sent un peu la Bohême. Parfois, ils imitent la grâce aristocratique, ou parfois la respectabilité bourgeoise, mais au fond du cœur ils chérissent sûrement la maxime de Rabelais: "Fais ce que voudras".

Le bourgeois se venge de ce mépris des conventions en les traitant de "Bohèmes", et ils lui rendent la monnaie de sa pièce en l'appelant "Philistin".

Nous ne suivrons pas M. Barrett Wendell dans ses considérations sur certaines institutions françaises, comme la Légion d'Honneur ou l'Académie, ce sont des sujets trop spéciaux.

M. Barrett Wendell ajoute qu'il ne connaît pas en France les masses populaires, mais que l'Union des trois éléments de la classe supérieure lui paraîtrait infiniment désirable pour leur permettre de faire face "aux flots montants de la démocratie". (Ce n'est pas de moi, qu'on m'excuse!)

Il lui semble que ce mouvement est en train de se faire; peut-être toutefois n'est-ce qu'une erreur de sa part; mais:

"Ce qui est sûrement pas une erreur, c'est que toutes les classes supérieures ont en commun plus de qualités, plus de force, plus de vertu, dans le bon vieux sens du mot, qu'elles ne sont encore prêtes à l'admettre.

Parmi les nobles, parmi les bourgeois, parmi les artistes, vous reconnaîtrez partout cette honnêteté dans le but, cette dignité de vie, cette ab-

négation au devoir qui se combinent dans le caractère du vrai "gentleman". Et si tous ceux qui ont en commun le même idéal peuvent apprendre à parler le même langage du cœur, il y a peu à craindre."

(à suivre)

PIERRE LORRAINE.



C'est pour me rendre à votre désir, chère Françoise, que je vous livre ces lignes, où la piété filiale se sent quelque peu mal à l'aise de confier au public des réminiscences qui n'étaient point destinées à voir le grand jour de la publicité.

Laissez-moi vous dire d'abord que l'existence aisée de nos jours ne peut guère donner une idée exacte de l'extrême endurance et de l'abnégation dont les premiers colons ont fait preuve. Et si nous étions tentés de regretter la disparition de ces vastes forêts qui ont été témoins de tant d'héroïsme, contemplons les petites villes surgies depuis, grâce aux efforts de deux générations à peine.

La colonisation, causée par l'irrésistible expansion de notre race, se faisait un peu au hasard, et suivant le caprice du colon, attiré soit par le voisinage de parents ou d'amis, soit par la situation avantageuse ou la fertilité du sol.

Ce ne fut qu'en 1852 que les colons, groupés au pied du mont Christo, virent arriver leur premier curé résident, Mgr Suzor; alors jeune abbé de 24 ans, et dont la robuste vieillesse provoque aujourd'hui l'admiration de tous. Dans le même temps, mon père venait se fixer ici, laissant courageusement les rives du grand fleuve pour habiter les bords sauvages du Nicolet, partager la rude existence des défricheurs et leur prodiguer les secours de sa profession. Dans ces premiers temps de la colonisation, le curé et le médecin étaient les avant-gardes de la civilisation. Leur ministère devenait un véritable apostolat, et chacun dans sa sphère, rivalisait de zèle et de dé-

vouement pour la classe agricole.

Le cadre restreint qui m'est assigné ne me permet pas de développer longuement le sujet. D'ailleurs, je n'ose pas non plus évoquer trop bruyamment une mémoire qui m'est chère. Qu'il me suffise de dire que c'était bien là le médecin qu'il fallait à ces populations portées au découragement. Aussi, que de malades il a réconfortés autant par un bon mot que par les remèdes qu'il leur prescrivait! Homme de société, ayant un goût très vif pour la musique et pour le chant, cette vie toute d'action et de fatigue devait d'abord lui être pénible, mais il se fit vite à ses nouveaux devoirs. Il avait à parcourir un vaste espace complètement boisé et dont les voies de communications étaient tout-à-fait primitives. Les routes carrossables d'aujourd'hui n'existaient pas alors. Un sentier trop étroit pour une voiture ne laissait passer que le cheval portant son cavalier. Il s'en suivait souvent des rencontres désagréables pour le voyageur qui se trouvait face à face avec un ours qui de son pas lourd traversait le sentier sans se presser, comme le véritable maître de ce territoire. C'était encore le temps où ces bêtes l'emportaient par le nombre sur les colons. Dans ces tête-à-tête dangereux, il fallait avoir le poignet vigoureux pour maîtriser la monture effarée qui se cabrait à la vue de cet hôte redoutable des bois.

Par ci par là, tantôt à droite, tantôt à gauche, apparaissait une clairière indiquant les premiers efforts de la colonisation et de nouveau pendant des milles on se retrouvait en pleine forêt dont la solitude imposante n'était troublée que par le chant des oiseaux et le hurlement des fauves.

Cette vaste étendue de territoire avec ses établissements épars et souvent fort éloignés les uns des autres renferme aujourd'hui douze municipalités, et celui qui fait le sujet de cette esquisse fut pendant de longues années le seul médecin de cette région. Aussi que de fois était-il quatre ou cinq jours sans revoir le foyer où l'attendait, inquiète, sa jeune femme québécoise, nullement accoutumée à cette vie de solitude et de sacrifices. Ces longues absences s'expliquent par le fait que, d'un endroit à l'autre, on le relançait sans

lui donner le loisir de revenir au foyer. D'ailleurs, la grande distance qui le séparait de chez lui rendait son retour impossible à moins de perdre un temps précieux.

Les fatigues éprouvées dans ses courses par des chemins impraticables n'étaient point le seul inconvénient qu'il eut à subir. On aura peu de peine à croire que ses patients n'étaient pas des Crésus : aussi, bien des fois, au lieu de recevoir de l'argent péniblement gagné, il en donnait dans la faible mesure de ses ressources. Cependant, il n'oubliait point de faire ses entrées dans ses livres, plutôt pour avoir une idée de ses premières années de pratique que dans l'espoir de collecter plus tard...

De nos jours, on entend souvent dire que la pratique de la médecine est pénible, or, si ceux qui se plaignent retournaient pour un instant à cette époque ils verraient quels avantages ils ont sur les pauvres créanciers d'autrefois. De nos jours, la population est plus stable et partant plus aisée, tandis qu'à cette époque de défrichements parfois infructueux, le colon perdait courage et vendait ses améliorations à un nouveau venu, qui, à son tour déguerpissait. Presque tous partaient si précipitamment qu'ils oubliaient de payer le médecin.

Aussi, les conditions de l'existence étaient tellement défavorables qu'elles devaient provoquer des cas typiques, et je crois que j'intéresserai peut-être le lecteur en lui racontant le trait suivant que je garantis être authentique. Comme je l'ai dit plus haut, les voies de communication étaient de simples trouées à travers la forêt, souvent obstruées par des troncs d'arbres barrant le passage, dernier effort de la nature sauvage contre la civilisation. Aussi les courses du médecin se faisaient toujours à cheval. Or une nuit on vint chercher mon père pour une malade demeurant à vingt milles. Le cas paraissait urgent, disait le messager dont la bête toute haletante indiquait que la course avait été très rapide. Mon père enfourcha son cheval et partit, précédé de son guide. Il faisait une nuit noire, une de ces nuits d'octobre lorsque le ciel orange nous dérobe ses étoiles et ren-

due plus sombre encore par la haute futaie qu'il fallait traverser. A cette époque, je n'ai pas besoin de vous le dire, la lumière électrique était inconnue. La lampe à pétrole elle-même n'avait pas encore fait son goût nos raffinés d'aujourd'hui. Le plus familièrement, la chandelle de suif jouissait d'une vogue incontestée. Les doigts chez un bon nombre de colons servaient de mouchettes pour le nez comme pour la chandelle, double opération dont le souvenir déjà lointain fait frissonner de dégoût nos raffinés d'aujourd'hui. Après tout, ces rudes mains n'en donnaient pas moins une cordiale étreinte.

Pour les travaux de la ferme et pour les voyages de nuit, on se servait du fanal qu'il ne faut point confondre avec l'élégante lanterne de nos jours. On se fabriquait un tube en fer-blanc ouvert au sommet pour laisser s'échapper la fumée et on en perforait les parois de multiples trous pour laisser filtrer la lumière, puis on fichait au centre une chandelle de suif. C'est muni de ce rustique appareil que mon père, par cette nuit d'octobre, se dirigeait vers sa malade. Après plusieurs heures d'une course qui, grâce aux aspérités de la route, les avait secoués comme des mannequins sur leur monture, ils arrivèrent à l'humble chaumière où gisait la patiente. C'était une jeune femme qui relevait difficilement d'une maladie grave et dont la langueur et l'épuisement inquiétaient la famille...

Le médecin eut vite constaté que la malade se mourait d'inanition et il prescrivit un bouillon. "Préparez-le au plus tôt, dit-il, et faites lui en prendre une tasse à thé. Deux heures plus tard vous me réveillerez et je pourrai en constater l'effet". Il était une heure du matin, et quoique le grabat dissimulé dans un coin l'y invitât guère, il s'y jeta et s'endormit. Les deux heures expirées, on le réveille et il se rend auprès de la malade dont l'œil plus vif, le teint moins pâle indiquaient qu'elle n'avait pas besoin d'autres prescriptions que celle-là.

"Vous sentez-vous mieux, lui dit-il, et avez-vous pris le bouillon avec goût ?"

"Ah oui, répondit-elle et je sens

qu'il me fait du bien."

Alors mon père prescrivit à la famille de continuer à la soigner ainsi en lui faisant prendre du bouillon toutes les deux heures. Sa présence n'étant plus nécessaire, il songea au départ et demanda son fanal. Mais cette demande si raisonnable sembla les jeter dans un grand embarras et ils se regardèrent les uns les autres comme s'interrogeant anxieusement sur ce qu'ils devaient répondre. La mère de la malade, rompant enfin le silence, balbutia : "Il fait bien noir, docteur... la route est bien longue... vous feriez mieux d'attendre au jour qui va poindre dans une couple d'heures." Et mon père insistait pour partir, elle balbutia encore : "Mais votre fanal, docteur... votre fanal, docteur... votre fanal... ça me fait bien de la peine... Il ne peut plus vous servir... — "Mais, reparti mon père, comment ne me rendrait-il pas au retour le service qu'il m'a rendu à l'aller ?"

"Parceque... parceque... voyez-vous... pour faire le bouillon on a pris la chandelle..."

Jugez de la surprise de mon père et de la pitié qui le secoua à l'aspect d'une telle misère.

Force lui fut donc de passer le reste de la nuit sous ce toit, car il eut été imprudent de s'aventurer sans lumière à travers la forêt.

Il reprit donc sa place sur le grabat et au point du jour il laissa ce misérable foyer après avoir constaté que la malade était en bonne voie de guérison. Mais songeant que la chandelle ne pouvait point durer longtemps à la faire ainsi fondre par les deux bouts, il glissa dans la main de la patiente les quelques petites pièces blanches qu'il possédait afin qu'elle put se faire un bouillon plus nourrissant et surtout plus agréable au goût.

Voilà un des épisodes de la pratique de mon père, et vous conviendrez avec moi, que c'est à titre de souvenir qu'il en faisait une entrée dans ses livres. Seulement cette entrée ne figurait pas dans la colonne des recettes, mais dans celle de la dépense.

Beaucoup d'autres traits seraient à citer encore. J'arrête cependant car je ne veux pas abuser de l'hospitalité qui m'est offerte et je termine

avec la conviction que si les médecins d'Arthabaska lisent ces lignes, ils se féliciteront de pratiquer à une époque plus clémente où les ours et les mauvais payeurs ont disparu.

ADOLPHE POISSON.

Lettre Parisienne

Toute la presse — et le public, avec elle, — ne s'est occupée dernièrement que du départ du président de la République pour l'Angleterre, que de son séjour en Angleterre, que de son retour d'Angleterre. Ce fut un événement, en réalité.

Bien que point Normand, et ne rappelant Guillaume le Conquérant — d'adipeuse mémoire — que par la rotondité de sa silhouette, notre excellent président vient de conquérir, à son tour, la Grande-Bretagne.

Pour lui prouver leur sympathie, les Anglais les moins lettrés apprirent à crier en français (?) 'Vi-ve-Fal-li-ère !... Partout, la "Marseillaise" alterna avec le "God save the King !"... Drapeaux aux couleurs françaises flottant sur tous les monuments, dans tous les coins, toast en français prononcé par le roi Edouard au banquet de Buckingham-Palace, où parmi la vaisselle d'or brilla la rose connue sous le nom de "la France", et par le lord-maire au Guild-Hall, prouvèrent l'attachement de nos voisins à l'entente cordiale.

Elle fut prouvée encore de la façon la plus gracieuse et la plus somptueuse à la fois, à la représentation de gala de "Covent-Garden" où l'on fit des merveilles.

Le grand vestibule avait été décoré et meublé de satin blanc broché de roses, de style Louis XV. La salle de spectacle avait été transformée en un vaste bosquet de roses, au moyen d'un treillis vert pâle tapissant les murs et sur lesquels grimpaient des roses à profusion. Toutes les tentures étaient roses, toutes les lampes et tous les feux de couleur rose.

Depuis les galeries jusqu'aux fauteuils, les teintes roses se succédaient par gradation. La loge royale était tout enguirlandée de roses, et à peine fût-il permis à quelques pâles or-

chidées d'en rompre l'harmonie pourprée.

Cette symphonie en roses était l'emblème de la sympathie anglaise pour "la France".

Les menus des divers festins—délicates et variés—depuis le suprême de truite froide à l'Edouard VII jusqu'à la mousse de jambon Fallières, nous prouvent surabondamment que ces deux chefs d'Etat ne s'engraissent pas uniquement de la sueur du peuple. Ils ont d'ailleurs tous deux la réputation "d'excellentes fourchettes", ce dont je les félicite, et, comme disent les nourrices, ils ont "profité".

Un souverain, moins en point et plus jeune, le roi Manoël, est plongé dans la mélancolie. Ce pauvre jeune homme a un cœur — et ce cœur s'est permis de battre. Ce prince, depuis son enfance, éprouve une grande affection pour la fille d'une dame de compagnie de la Cour. Aujourd'hui, cette affection douce s'est transformée en un violent amour. Et lorsque la reine Amélie s'entretint avec son fils, il y a quelques jours, de lui choisir pour fiancée une princesse anglaise, l'aveu de cet amour éclata.

Le jeune roi déclara nettement à sa mère qu'il épouserait la jeune fille qu'il aime ou qu'il resterait célibataire, et qu'au surplus, il aimait mieux abdiquer que de renoncer à son amour. Une telle affirmation a fortement ému la reine Amélie qui a prié la dame de compagnie et sa fille d'aller faire un petit tour à l'étranger.

Pauvre Manoël !... Risquer sa vie à chaque instant et ne pas même avoir le droit d'être amoureux ! Ah ! bien ! vous savez, ce n'est pas drôle, tous les jours, le métier de roi !.....

Quelle destinée tragique semble présenter à certaines vies !...

Est-ce aussi la fatalité qui empêcha Lemoine de tenir sa promesse de fabriquer avant le 2 juin un diamant "gros comme le poing" ?

Et, d'ailleurs, à quoi servirait un diamant gros comme le poing ?

Aucune poitrine, si opulente fut-elle, ne voudrait se charger d'un pareil bouchon de carafe. Aux oreilles, il n'y faudrait pas même songer. Seul, le front d'une reine pourrait-il le supporter ?... Et encore, il est

déjà lourd de soucis et d'angoisses, le front d'une reine !...

A propos de diamants, il en est un qui a beaucoup fait parler de lui cette semaine. C'est la fameuse "hope diamond", autrement nommée "Tavernier bleu", dont on disait que le sultan Abdul-Hamid venait de rendre acquéreur.

Le "New York Herald", qui avait annoncé cette nouvelle, avait commis une erreur. C'est un collectionneur bien connu, M. Salomon Habib, de New-York, qui en a fait l'acquisition.

Ce brillant fut rapporté des Indes par l'explorateur Tavernier, et Louis XVI l'acheta pour l'ajouter aux joyaux de la couronne.

Pendant la Révolution, le diamant fut volé. Afin d'être mieux dissimulé, on lui fit subir une taille nouvelle, et il fut acquis par le Trésor royal d'Angleterre, d'où il partit pour New-York ; on ignore à la suite de quelle combinaison.

Ce brillant possède cette particularité d'être bleu, mais d'un bleu intense.....

Alors, vous et moi, n'est-ce pas ? nous l'aurions pris tout bêtement pour un saphir.....

Eh bien ! non, ce qui fait sa grande valeur, c'est qu'il a l'aspect d'un saphir, la couleur d'un saphir..... et que ce n'est pas un saphir.....

Par exemple, ne me demandez pas de vous dire à quoi cela se reconnaît ; tout ce que je sais, c'est que cela lui donne une valeur inappréciable.

PARRHISIA.

On sait qu'en fait de chapeaux coquets, le salon de modes, "Mille Fleurs" ne le cède à personne ; nous conseillons vivement de l'aller voir. Les femmes y passeront une heure délicieuse.

**GUERISONS GARANTIE
DE TOUTES LES MALADIES DES PIEDS,**

—PAR—

Mme. E. RATELLE, Spécialiste,
Successeur du célèbre Professeur E. RATELLE
Maison établie depuis 47 ans.

TRAITEMENT EFFICACE DES
Cors, Oignons, Ongles Incarnés, Transpiration, Etc., Etc.

MME. E. RATELLE, Pédicure,
163 RUE ST. DENIS, MONTREAL.

Recettes Faciles

Pour un déjeuner, voici un hors-d'œuvre chaud assez original, combinant à la fois le plat d'œufs obligatoire et le hors-d'œuvre non moins classique :

SARDINES A LA COQUE.—Préparez des canapés, c'est-à-dire des croûtons de pain rassis rectangulaires rôtis au beurre. Recouvrez-les d'une purée de sardines, obtenue en débarrassant quelques sardines à l'huile de leur peau et de leurs arêtes

et en pilant les chairs. D'autre part, hachez le blanc et le jaune de deux ou trois œufs durs, étendez-les sur la purée, saupoudrez d'un peu, très peu de persil haché. Mettez au four pendant quelques minutes. Posez sur chaque canapé une belle sardine dans sa peau argentée et servez promptement.

Un légume exquis à cette saison : les **CHAMPIGNONS AUX TOMATES.**—Faites revenir de très petits morceaux de lard, coupés en dés avec un morceau de beurre, formez un roux léger par l'adjonction de quelques pincées de farine. Ajoutez les champignons. Mouillez d'une cuillerée de bouillon et assaisonnez de sel, de poivre, de racines de persil. D'autre part, coupez en quartiers quelques belles tomates que vous joignez au ragoût de champignons. Ajoutez quelques cuillerées de très bonne huile d'olive, du persil, de la ciboule, un quart de gousse d'ail, quelques échalottes hachées, encore un peu de sel et de poivre, faites cuire à grand feu, dégraissez, servez brûlant (recette provençale).

CONSEILS UTILES.

Voici une recette pour garder frais le beurre et les œufs pendant les fortes chaleurs.

Placez le beurre dans un grand pot de grès. Laissez à l'orifice du récipient un espace que vous remplissez d'eau fraîche fréquemment renouvelée, au moins une fois par jour et mettez le pot de grès dans une cave très froide. C'est tout.

Pour les œufs, placez-les au frais dans du sable ou du son sec.

On prétend que le moyen le plus simple de faire cesser le hoquet, cette désagréable contraction du diaphragme, est d'éternuer. Essayez à l'aide de quelques grains de tabac.

Pour rendre la souplesse au cuir, il suffit de le mouiller légèrement en passant dessus une légère couche d'huile de baleine ; l'eau ramollit les fibres de cuir et l'huile a pour but de conserver cette rouspesse.

Madame Bennati, le professeur de chant, nous prie d'annoncer à nos lecteurs, qu'elle a ouvert, depuis le 1er juin, un studio, au No 602, rue Sainte-Catherine Ouest, vis-à-vis les grands magasins d'Ogilvie.

LES 4 PHARMACIES

Henri Lanctot



POUR VOUS SERVIR MESDAMES.

Accessoires de Pharmacies—Eponges, Articles pour le bain et la Toilette.
Wash Rags blanches et de couleur.....5c 10c 15c
LOOFAHS POUR FRICTION.....25c
Poêles à Alcool.....25c et 50c
Alcool Méthylique.....\$1.00 le gallon 35c la pinte

Nourriture pour Enfants
Nestlé's Food.....36c
Allenbury's Food.....45c et 85c
Horlicks Malted Milk.....45c et 85c

Toniques, etc.
Vin Vial.....\$1.15
Quina Laroche.....\$1.35
Quinum Lafarraque grand flacon..\$1.75
Carnine Lefranco.....\$1.75 et \$3.25
Sedlitz Chanteaud.....49c

Demandez les ailes flotteurs pour apprendre à nager, 40c 50c 75c.
Chocolats de Lowney, de McConkey

Pour vos Prescriptions
Des assistants d'expérience et un laboratoire bien aménagé dans chacune de nos quatre pharmacies vous assurent leur bonne préparation.

QUATRE PHARMACIES :

295 rue Ste-Catherine, coin St-Denis.
820 rue St-Laurent, coin Prince Arthur.
447 rue St-Laurent, près De Montigny.
Nouvelle Pharmacie :
530 St-Denis coin du Square St-Louis.

MONTREAL et QUEBEC

Le Grand Tronc vient de publier un pamphlet de luxe sur les gloires de Montréal et Québec.

Il est bien imprimé, fait dans un style artistique.

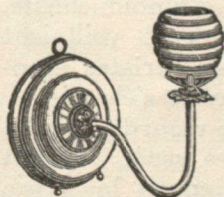
Il est aussi bien écrit ; il donne une description intéressante des deux villes les plus importantes du Canada avec illustrations inédites.

On l'expédie à toutes adresses sur réception d'un timbre de deux centins. Ecrivez à J. Quinlan, Station Bonaventure, Montréal.

Projets d'été.

—Quelle joie !... Voici venir le moment de golf, du tennis, du polo, du footing, du foot-ball...

—Enfin, on va pouvoir se reposer !



La Veilleuse en Nickel

MONTREAL BEAUTY

Toute une nuit d'éclairage pour **UN QUART DE CENT** sans odeur ni fumée

Prix 90 Cents, - par la Poste, 10c de plus.

L.-J.-A. SURVEYER

2 Boulevard St-Laurent, - MONTREAL

LA GÊNE



Le secret de rire toujours, aussi le moyen de se débarrasser de la gêne, sous quelque forme que ce soit, chez les deux sexes, jeunes ou vieux, de cette gêne qui rend esclave quelquefois, ridicule toujours, et vous empêche d'occuper la place que vous méritez en ce monde. Détails complets envoyés gratis sur réception d'un timbre de 2c.

ADRESSEZ :
THE DOMINION AGENCY
DEPT. 3
107 ST. JACQUES, MONTREAL, Que.

MESDAMES

Confiez-nous vos prescriptions médicales. Elles seront préparées avec le plus grand soin et la plus scrupuleuse exactitude et avec des produits supérieurs.

Livré avec célérité dans toutes les parties de la ville.

Drogues, et produits chimiques purs, articles divers pour malades, objets de pansement, articles en caoutchouc, verrerie, irrigateurs, bassins, thermomètres etc

Pharmacie LAURENCE

Coin St-Denis et Ontario, - MONTREAL

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

—Ahmar est en route..... il ne va pas tarder à rentrer... et je serai sauvé... sauvé !...

Puis, tout l'effort donné, le buste se ployait. Il retombait las sur le lit en poussant un soupir. Et, comme si ce mot eût apporté en lui tout un cortège de visions bénies, il reprenait la voix légère, chantante, comme nuancée d'infinie tendresse :

—Sauvé... sauvé...ô ma chère Madeleine !

...Madeleine, voyez-vous, mon lieutenant, c'est ma petite amie de là-bas, une amie d'enfance. Aussi loin que je regarde en mes souvenirs, c'est elle que je vois constamment à mes côtés, elle, toute petite et blonde, avec ses grands yeux de violette. Son père a la ferme qui est à côté de la nôtre. Un herbage nous sépare, enclos d'un fossé large, sur lequel, à la mode normande, s'élèvent droit dans le ciel de grands ormes robustes.

Quand j'allais à l'école et qu'elle commença d'y aller à son tour, c'est à moi que la mère Annette la confiait chaque matin, au départ : "Prends bien garde à Madeleine !... Ayez pas peur !" répondais-je. Et, tous les deux, très sages, nous allions sur la grande route qui mène à Torcy, là où était l'école. Nous allions seuls, car nous n'aimions pas nous mêler aux autres garnements du pays, filles et garçons, qui traînaient volontiers, maraudaient un peu partout. Nous avions toujours quelque chose à nous dire, et moi j'avais pris mon rôle très au sérieux. Je lui faisais réciter ses leçons, tout en marchant. Les jours de pluie ou de neige, les jours où elle était trop lasse, je la portais juchée sur mes épaules. Elle riait. Son rire égayait la route. Elle n'était pas lourde du tout, et puis, j'étais solide alors.

Un jour, j'ai compris que je l'aimais et qu'elle serait ma promise

quand les temps seraient venus. Et j'ai osé le lui dire. Oui, j'ai eu cette audace. Seulement voilà, c'était trop tôt. Les filles, c'est pas comme nous. Cela la fit rire tellement qu'elle n'en pouvait plus parler. J'aurais pu être froissé, n'est-ce pas, faire le fier après ça ? Je ne demandais pas mieux... mais elle se développa tout à coup, devint grande fille pour son âge et ses yeux mauves avaient trop de douceur quand elle regardait vers moi. Alors mon idée m'a repris. C'était plus fort que moi. On verrait bien si elle riait encore. Je pouvais toujours oser. C'est si bête, quand on s'aime, de ne pas se le dire.

Ce jour-là, il faisait un soleil doux. Le ciel était bleu, il y avait des fleurs blanches sur tous les arbres et les buissons. Pas de vent. Pas de brise. Un grand calme... Dans les campagnes silencieuses, aussi loin qu'on pouvait découvrir, c'était comme un grand reposoir dressé pour quelque Fête-Dieu invisible.....

Et le pays si tendrement évoqué apparut. La fièvre s'adoucit. La face morte du malade resplendit, en un calme émouvant. Il voyait réellement toutes ces choses lointaines, au milieu desquelles il avait vécu et qu'il avait tant aimées. Pour les dire, ce simple eut des mots de poète d'une humilité, d'une touche pleine de clarté et de parfums.

Et, subissant l'appel de cette pauvre âme inquiète suivant un dernier rêve de lumière et d'amour chaste, les trois hommes qui le veillaient écoutaient tristes, plus tristes encore, à mesure que le récit s'élevait.

Ils n'osaient pas se regarder, ayant des larmes plein les yeux, sentant s'étendre en eux lentement la grisurie chère d'un charme inattendu, très prenant.

...Il y avait eu réellement grande fête à l'Eglise ce jour-là, un dimanche, une de ces fêtes de campagne où les filles vont en robe blanche et grand voile. Et il l'avait vue reve-

nir toute blanche et plus jolie en ces vêtements qu'elle avait dû revêtir pour la circonstance. Ainsi parée, elle l'intimidait bien un peu. Son petit bonnet lui seyait à ravir. Sous le grand voile l'enveloppant, lui faisant une atmosphère très mystérieuse, sa jolie figure transparissait comme en une buée pâle d'éloignement.

Vers le soir, allant à la ferme voisine, il la rencontra dans le sentier qui, à travers l'herbage, unissait les deux fermes. Les pommiers inclinaient leurs fleurs, émiettaient au passage des pétales blancs et roses qui se prenaient en ses cheveux. Dans les coins, des vaches rousses, au piquet, rumaient paisibles, les regardaient passer et repasser en cette petite allée blanche. Alors il, avait appelé à, lui tout son courage et il avait parlé d'avenir. Il tremblait bien en lui disant cela. Mais tout le cœur de l'enfant, ce jour-là, lui répondit. Il lui sembla que le petit bras appuyé sur le sien avait eu un tressaillement. D'abord elle avait baissé la tête, confuse. Du silence était passé. Ils avaient continué quelque temps à travers l'herbage, allant, venant. Lui, par contenance regardait les petites fleurs nouvellement écloses en l'herbe drue. Jamais il n'en avait tant vu. Jamais il lui sembla ne les avoir trouvées si belles, si bonnes à regarder, à interroger.

Tout à coup, par pitié peut-être de le sentir malheureux, très émue, elle avait levé la tête, et les yeux en ses yeux, un peu inclinée sur son bras qui, l'avait aussitôt saisie toute, mieux rapprochée de lui, elle avait dit simplement :

—Oui, Jean, si tu restes toujours celui que j'ai connu jusqu'à cette heure.

Des printemps se sont succédé.

Pas un ne fut aussi beau que celui-là.

Des avrils nouveaux ont fleuri les pommiers de l'herbage, étoilé les buissons, bien des années ont passé là-bas en la vallée normande, sur les deux fermes amies cachées dans la verdure et l'ombre des grands ormes plantés sur les hauts fossés : Jean est resté le même. Et Madeleine est toujours sa promise. On le sait au pays. Personne ne s'aviserait à lui parler. C'est une fille sage qui n'a qu'une parole. C'est aussi qu'à dix

(1) Ollendorf, Paris. Reprod. interdite.

lieues à la ronde il n'y a pas de gars plus travailleur, plus digne que le fils du père Farou.

...Mais c'est le passé cela, la pauvre joie d'une vie qui tient du rêve, semble-t-il, l'histoire d'un temps qui se recule, s'efface, se perd dans la nuit qui vient, ... qui vient très vite...

Le voilà qui tremble. Sa langue se prend. Les mains se crispent, recommencent dans le vide leur même effort odieux, ce geste des mourants qui semblent vouloir remonter le drap...

...Un jour Jean Farou s'en est allé.

Petit pioupiou,

Soldat d'un sou,

chantaient les filles et les garçons qui l'avaient accompagné un bout de chemin, sur la route... Jean Farou s'en est allé bien loin, au delà des mers, ... petit pioupiou, soldat d'un sou.

—Oh ! les sables..., les sables ! ha-lète-t-il, angoissé.

Il étouffe. C'est comme une mer qui monte, va le submerger !... Alors il se dresse sur son lit en un sursaut de révolte. Et la lutte recommence entre les trois hommes et le malade, ce spectre qui se tord, lance ses bras raidis, fonce de la tête dans le vide, donne de la voix comme un chien blessé, s'efforce de se lever pour fuir, fuir cette chambre, ce poste perdu dans les sables maudits où sa force et sa raison s'en sont allées..... Un moment, dans cette petite chambre, sous le jour blafard les éclairant, on n'entend plus que des respirations brèves d'êtres luttant en silence, pâles, désespérés, crispant les lèvres, abattus sur ce lit, où on le maintient de force.

Lui, les reconnaissant, les supplie.

—Oh ! toi., toi aussi !... oh ! mon lieutenant, vous qui êtes si bon !... laissez-moi me lever... m'en aller..... Madeleine m'attend, vous savez bien !

Puis il retombe... Un dernier soupir... C'est fini... L'étreinte qui lie ses bras, ses jambes, pèse sur ses épaules, partout sur son corps meurtri, se desserre, s'allège... Il dort..... ou se meurt un peu plus,..... lentement... Et les trois autres, brisés, les membres tremblants, fébriles, plus pâles, reprennent leurs poses d'avant, leurs même attitudes frileuses,

machinalement, inconscients, sans rien dire, presque heureux de ce grand silence revenu.

Au plus fort de la lutte, attirés par les cris de Farou, les autres sont venus, gardant la porte, prêts à donner leur aide s'il l'eût fallu. La scène passée, ils ont disparu. Par la porte restée entr'ouverte, Pierre les a vus se glisser hors du poste.

Eux, restent seuls, toujours seuls en cette petite chambre, écoutant le tic tac de l'horloge accrochée là-haut, s'essayant parfois à vouloir en compter les battements s'amusant à ce bruit saccadé de termites en travail, mais incapables de lui donner sa réelle signification, de suivre les heures, les heures qu'ils ne savent plus ne comprennent plus.

Il y a des siècles qu'ils sont là. Ils y ont toujours été, leur semble-t-il, tant ils sentent un tassement, un vieillissement se faire en eux.

Au-dessus du malade, au mur, dans son petit cadre déteint, Madeleine, Made, la fiancée dont le rêve l'a si longtemps soutenu, comme une petite idole pâle, avec ses grands yeux calmes d'enfant, semble veiller avec eux, prier, attendre elle aussi.

Pierre a les tempes glacées, le front barré, dur, insensible. Ses mains tremblent par moment. Quand il les passe sur son visage où les muscles se sont raidis, sur ses yeux trop longtemps fixes, las de cette même contemplation de fièvre, il frissonne. C'est à peine s'il en perçoit le frôlement. La caresse lui en semble étrangère. Ce n'est pas sa main qui a ce contact. C'est une autre près de lui, là derrière peut-être, qui fait tous ces gestes et l'a frôlé en passant. Il s'aperçoit que les deux soldats le regardent. Qu'a-t-il donc ? Il se sent pâlir. Un froid, une humidité de caveau lui descend des épaules, lui coule à travers le corps. Une douleur le prend au creux de l'estomac... Il a peut-être faim... C'est vrai... Il est ici depuis l'aube et il n'a rien pris depuis. Il a fait comme les autres. Il a oublié. Alors il se lève. Mais il est obligé de se tenir debout quelque temps, cramponné au montant de la porte pour s'équilibrer, donner à ses jambes un peu d'assurance. Tout tourne autour de lui, tressaille, comme pris d'une fièvre subite au brusque déplacement

de sa tête endolorie, restée trop longtemps immobile, sans pensée, vide.

Se tenant anx murs, il va par les autres chambres. Il a vite fait le tour du poste. Il n'y a personne. Sur une table traîne un croûton de pain biscuité, durci. Il le prend, s'assied sur un lit, et mange. Après, il revient, pousse la porte extérieure.

Le vent a cessé.

Sur les dunes ebchevêtrées, jaunes, écroulées à l'horizon, le ciel pose ses nuages. Pas un frémissement, pas un glissement perceptible en ces masses sombres surplombant. C'est l'arrêt total.

Terres et cieux stupéfiés semblent attendre.

Une même teinte grise, livide, s'épand dans l'espace. C'est un jour las, incertain, un vrai jour d'hiver.

On n'entend plus la vieille plainte incessante du vent effritant les dunes, ni le murmure de l'éternel glissement des sables, allant en sourdine, reprenant après chaque rafale, toujours, comme un chant lointain, très mystérieux montant de l'étendue apaisée. Sur le désert mort plane un silence plein d'une tristesse indécible, accablée.

Mais Pierre ne voit pas ses hommes. Il s'inquiète, s'aventure, erre par les dunes. Il va ; le grand air lui fait du bien. Le froid excite sa marche.

Tout à coup il s'arrête. En voilà un, là, dans le fond, sous lui.

L'homme va, vient, fait les cent pas, tête basse, les mains dans les poches. Un son de voix frappe son oreille. C'est lui qui parle, par saccades, très vite parfois. Il discute, semble répondre à quelque interlocuteur. Il dit des choses que Pierre ne peut saisir. Mais il marche toujours d'un même pas scandé, comme à la parade.

Comme il n'y a pas beaucoup de place en largeur dans ce fond resserré entre les deux dunes qui le dominent, à chaque extrémité de ce minuscule vallon, il est obligé de se retourner. Et il revient l'air absorbé, convaincu, sur la même piste, très occupé à reprendre les mêmes traces, à remettre les pieds en les mêmes trous faits dans le sable par ses pas précédents.

Bien loin, comme un point dans l'étendue indécise, un autre vient d'apparaître, montre sa silhouette noire. Pierre l'observe, laissant le

premier tourner en rond dans son trou. Quelque temps, l'homme se tient immobile, semble interroger l'horizon, puis comme dans une trappe qui s'effondre, disparaît. Au même point, un instant après, il reparait, reprend sa pose rigide, puis disparaît à nouveau et ainsi de suite. Lui aussi, comme accomplissant une tâche, descend et remonte sa dune. C'est le point solitaire qu'il s'est choisi pour vivre, penser si possible, seul à seul, loin des autres, loin de l'épouvante du petit poste blanc.

Derrière le poste, assis à terre, adossé au mur, Pierre découvre le dernier.

—Eh bien, Raynaud ! Que fais-tu là ?

—Rien... rien... mon lieutenant.

—Pourquoi restes-tu là.. tout seul ?

—Seul ?... C'est vrai... Je ne sais pas... Je regarde.

Puis il reprend sa faction. Dans ses grands yeux se reflète la morne étendue. Et sa voix sonne au cœur de Pierre : " Rien, mon lieutenant... Je regarde. "

Lui aussi regarde.

Les dunes s'échelonnent, s'en vont en des plissements qui semblent les flots de la haute mer, de cette mer qui sommeille à l'horizon, dans la brume, là où le ciel et la terre se rejoignent, s'embrassent dans l'au delà. Ses yeux interrogent l'étendue. C'est de ces fonds perdus que le spahi doit sortir. Il est en route depuis longtemps déjà. Il n'est pas loin, sûrement, mais rien ne l'annonce. Pour eux, le désert ne soulève pas son lindeul pâle. Ils ne savent pas, comme les Arabes, voir et entendre au loin :

—Vous le sauvez, n'est-ce pas, mon lieutenant ?... Vous le sauvez, car... autrement... s'il mourait, ce pauvre Farou,..... il faudrait le mettre... l'enterrer par là, près du poste,..... dans un trou fait dans le sable !...

Et à cette seule idée il se relève, s'approche de Pierre, le regarde anxieux, les yeux pleins de larmes, balbutiant :

—Et ce serait aussi triste qu'à Tamerna.... qu'à El Berd,..... Car, vous savez, ils ont des tombes là-bas, en face des fenêtres... Oh ! ces tombes !... non... vous le sauvez, mon lieutenant !... Il le faut... Nous voyez-vous, seuls, murés dans ce poste étouffant, si étroit, par les jours de sirocco, avec cette tombe blanche, en face, au pied de la dune... Ce serait à devenir fou. Non. Ce n'est pas possible, pas possible... répétait le malheureux se pressant la tête à deux mains, la balançant de droite et de gauche... Non, non... c'est affreux... mon lieutenant !...

Oui, Farou serait sauvé. Pierre était sûr du dévouement du spahi. Dans quelques heures, il serait là.

...Et la nuit vint.

Elle tomba soudaine, nuit noire, appesantie.

Alors Pierre fit allumer l'appareil tourné vers El Berd afin que le spahi vît mieux sa direction, ne s'égarât pas, comprit surtout qu'il eût à se hâter.

On fit même quelques appels.

Et le long rayon crevant la nuit, trembla, souleva des scintillements de poussière, d'atomes humides suspendus, mettant dans l'espace, à travers, comme la tombée fine de larmes pleurées doucement..

IX

Tout à coup, dans le noir de la porte grande ouverte, la silhouette du spahi s'encadra.

Tous bondirent, puis s'arrêtèrent, de leurs places, le considérant anxieusement. Lui, immobile, d'un coup d'œil ayant vu qu'il arrivait à temps, souriait, très bon, heureux, n'accusant pas la fatigue de cette chevauchée énorme. Dans sa face brune les dents mettaient une lueur blanche ; les yeux, deux éclats noirs. Ses mains tendaient des objets, une petite boîte, une fiole, que Pierre recueillit avec ferveur. Ceux d'El Berd avaient donné beaucoup de cachets tout préparés, mais surtout, don inestimable en l'occasion, un peu d'alcoolé de quinine.

Alors ce fut chez tous un soupir,

une détente profonde. Ce n'était pas une hallucination nouvelle apportée par la fièvre extrême et l'épuisement qui les tenait tous ; le spahi était là réellement.

C'en était fait de l'angoisse qui les tenaillait. Les mains fébriles, incertaines, maniaient le dossier des chaises, s'égarèrent dans le vide, se détendaient souples, heureuses d'agir. Les regards brillaient, puis s'estompèrent dans la buée lourde de larmes qui n'avaient pu monter et éclater jamais jusqu'alors. Les lèvres s'entr'ouvraient pour parler, sourire. Mais ce n'était que balbutiements informes, rictus. Ils ne le pouvaient pas encore très bien. Ils ne savaient plus. Ils s'efforçaient. Les figures hâves grimaçaient comme de vieilles images fripées.

Et ils se regardaient les uns les autres accablés par cette joie inespérée comme s'ils se découvraient, se reconnaissaient après une séparation, étonnés d'avoir vécu si proches et pourtant si loin, si isolés les uns des autres dans leur douleur, haineux presque, se cherchant un coin perdu, un fond où geindre, pleurer, penser, vivre seul à seul.

Pierre prit les médicaments.

Autour de lui tous se rangèrent, se rendirent utiles, très vite en silence. L'un d'eux soutenait la tête de Farou un peu relevée. De peur d'une crise subite, s'il venait à s'éveiller, deux autres l'avaient pris par les poignets. La lampe fut approchée. Tout autour, derrière, des ombres dures sautèrent aux murs, se plaquèrent sur l'éclat blanc du plâtre. Ils regardaient Pierre préparer la dose, verser la précieuse liqueur dans une cuiller.

(A suivre)

Mesdames

Pour vos parfumeries et articles de toilette allez chez

Quenneville & Guerin

PHARMACIENS

Apportez vos prescriptions à une de nos pharmacies vous aurez entière satisfaction. Nos prix sont réduits sur tous nos médicaments.

Six pharmacies :

397 St-Antoine, coin Fulford
1634, St-Laurent, coin Fairmount
70,1, Notre-Dame Ouest, coin Versailles.
700, Ste-Catherine Est, coin Visitation
399, Ontario-Est, coin St-Hubert
1387, Ste-Catherine Est

DECOUVERTE MERVEILLEUSE

Guérisons Radicales, sans Opérations

DES TUMEURS !

Cancers, Loupes, Kystes, Signes, Verrues, Etc.

CONSULTATIONS GRATUITES

MME. SOTTIAUX,

HERBORISTE FRANÇAIS.

998B RUE SAINT-DENIS, MONTREAL
Certificats fournis sur demande.

Le SOURMALIN

Instrument invisible pour la restitution du sens
auditif -:- -:- -:- -:- -:- -:- -:-

ETRANGE PHENOMENE

Le Sourmalin agit seul, sans le secours d'aucun autre agent; il réveille les organes depuis longtemps inertes. Grand succès et triomphe sur toute la ligne pour l'instrument le Sourmalin. -:- -:-

EN VENTE AUX PRINCIPALES PHARMACIES

Ecoles du Soir!

Les Ecoles Gratuites du Soir, sous le contrôle du gouvernement, sont ouvertes à Montréal et à Québec, du 1er Octobre au 1er Mars, chaque année. On y enseigne le Français, l'Anglais, le Calcul, l'Ecriture et la Comptabilité.

MONTREAL ET BANLIEUE

Les écoles sont sous la direction de M. J.-H. BERGERON,
119 Rue Mentana.

QUEBEC

Les écoles sont sous la direction de M. l'abbé T. G. ROU-
LLAU, Principal de l'Ecole Normale Laval.

L'AME SOLITAIRE

Poesies par ALBERT LOZEAU

Charmant volume, édition de luxe
imprimé à Paris.

1 volume 7 1-2 par 5, broché..... .88
" demi reliure chagrin. . . . \$1.35
Pleine reliure, veau souple, rouge,
tranche rouge. 1.40
Demi reliure, morceau
Demi reliure, marocain poli, avec coins
tranche dorée. 2.10
Demi reliure, amateur chagrin, avec coins,
tranche dorée. 1.85
Pleine reliure, chagrin, 1er choix,
tranche dorée. 2.90

Librairie Beauchemin

(A responsabilité limitée)

256, rue St-Paul, - - MONTREAL.



Nos dents sont très
belles, naturelles, ga-
ranties. INSTITUT
DENTAIRE FRANCO-
AMERICAIN (incor-
poré), 162 rue Saint-
Denis, Montréal.

FLEURS FRAICHES

Reçues tous tes jours chez

ED. LAFOND

Le Fleuriste des Théâtres

409, Rue Ste-Catherine Est

Tout ouvrage exécuté à prix modérés. Tel. Bell Est 1949

LE PACIFIQUE CANADIEN

Les trains partent de Montreal
DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, a9.00 a.m., a7.45 p.m.
TORONTO, CHICAGO, b9.05 a.m. a10.00 p.m.
OTTAWA, b8.35 a.m., a10.10 a.m., c8.55 a.m., b4.00 p.m.
a9.40 p.m., a10.10 p.m.
SHERBROOKE, b8.30 a.m., b4.30 p.m., d7.25 p.m.
HALIFAX, ST. JOHN N. B., d7.25 p.m.
ST. PAUL, MINNEAPOLIS, a9.40 p.m.
WINNIPEG, VANCOUVER, a10.10 p.m.
WINNIPEG-CALGARY, a10.10 a.m., a10.10 p.m.

DE LA GARE VIGER

QUEBEC, b8.55 a.m., a 2 p.m., a11.30 p.m.
TROIS-RIVIERES, a8.55 a.m., a 2.00 p.m., b5.50 p.m.,
a 11.30 p.m.
SHAWINIGAN FALLS, b2.00 p.m.
OTTAWA, b8.30 a.m., b6.10 p.m.
JOLIETTE, b8.30 a.m., b8.55 a.m., b5.00 p.m.
ST-GABRIEL, b8.55 a.m., b5.00 p.m.
STE-AGATHE, a8.45 a.m., c9.30 a.m., (I)1.40pm. b4.00 p.m.
a 5.35 p.m.

NOMINIQUE, R.8.45 a.m., c9.30 a.m., b4.00 p.m.
(a) Quotidien, (b) Quotidien, excepté les Dimanches,
(c) Dimanche seulement, (d) Quotidien excepté le samedi
(e) Samedi seulement, (R) Lundi, mercredi et vendredi
A.-E. LALANDE, agent des passagers pour la ville
Bureau des billets de la ville, 129, rue St-Jacques, voisin du
Bureau de Poste, Montreal

BILLETS DE PASSAGE SUR STEAMERS

Synopsis des Reglements concernant les Homestead du Nord-Ouest Canadien

TOUTE section de nombre pair des terrains de la Puissan-
ce au Manitoba, ou des Provinces du Nord-Ouest, excepté
les lots 8 et 26, non réservés, pourra être prise comme
homestead par toute personne se trouvant le seul chef d'une
famille, ou par tout individu mâle de plus de dix-huit ans sur
un espace d'un quart de section de 160 acres, plus ou moins.

La demande d'entrée pour homestead doit être faite per-
sonnellement au bureau de l'agent local ou du sous-agent.
Néanmoins, une entrée par procuracion peut être faite dans
certaines conditions par le père, mère, fils, fille, frère ou sœur
du futur colon.

Le homesteader est obligé de remplir les conditions re-
quisées d'après l'un des systèmes ci-dessous :

(1) Une résidence de six mois ou moins et la culture de
la terre chaque année, pendant trois ans.

(2) Si le même colon a feu et lieu sur la terre qu'il pos-
sède d'une étendue de pas moins de 80 acres dans les environs
de son homestead, les conditions de cet acte quant à la rési-
dence, pourront être remplies par le fait de résider sur le dit
terrain. Un co-propriétaire en terrain ne sera pas tenu à
cette formalité.

(3) Si le père — ou la mère si le père est décédé — de
toute personne, qui est illégitime pour faire l'entrée d'un home-
stead d'après la teneur de cet acte, demeure sur une ferme
d'une étendue de pas moins de 80 acres dans le voisinage du
terrain entré pour la dite personne comme homestead, les condi-
tions de cet acte quant au lieu de résidence, avant d'obtenir
la patente, pourront être remplies par le fait que cette per-
sonne habitera avec le père ou la mère.

(4) Le mot "voisinage" des deux précédents paragra-
phes, veut dire pas plus de neuf milles en ligne directe, exclu-
sivement des largeurs allouées aux routes croissantes dans
l'arpentage.

(5) Un propriétaire d'homestead, désireux de remplir ses
devoirs de résident en concordance avec les articles ci-dessus,
pendant qu'il habite avec des parents sur une ferme lui appas-
tenant, devra notifier l'Agent du District de cette intention.

Avant de demander des lettres patentes, le colon devra
donner un avis de six mois, en écrivant au Commissaire des
Terres du Dominion, à Ottawa, de son intention de ce faire.

W. W. CORRY,

Sous-ministre de l'Intérieur

N.B.—La publication non autorisée de cette annonce ne
sera pas payée

DROIT AU BUT !

Quand on souffre de la Gorge, des Bron-
ches ou des Poumons, il faut des remèdes
agissant sur la gorge, les bronches ou les
poumons.

—LES—

Capsules Cresobene

ANTISEPTIQUES ET VOLATILES

agissent sur la GORGE, s'introduisent di-
rectement dans les BRONCHES, pénètrent
jusque dans les plus intimes recoins des pou-
mons. Les

Capsules Cresobene vont droit au but

et sans avoir besoin d'encombrer l'estomac
ou d'empoisonner l'organisme, elles guéris-
sent ou préviennent toujours les Maux de
Gorge, Enrouements, Rhume, Grippe, In-
fluenza, Bronchites, etc.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHAR-
MACIES. PRIX : 50c. LE FLACON.

Dépôt général : Pharmacie Décary, coin
des rues Sainte-Catherine et Saint-Denis,
MONTREAL.

Lunettes, Pince-Nez et Lorgnons à ordre au

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

10 Ans d'Expérience

Grand prix à l'Exposition de Paris 1900

Guérison garantie des yeux sans médicaments ni douleurs par l'usage des célèbres

LUNETTES THÉRASCOPE

AVIS

Nous annonçons à notre nombreuse clientèle, que les nouveaux bureaux que nous occuperons dans le mois de juin, seront des plus confortables, et convenables pour recevoir toutes les classes de la Société.

Ouvert le Dimanche de
2 à 5 Hrs P. M.



pour voir de près ou de loin sans efforts ni fatigue.

Afin de faire connaître ces célèbres verres (thérascopes) nous donnerons 20 p. c. d'escompte à toutes personnes nous

Salon d'Optique Saint-Laurent

J. H. ARSENAULT, Spécialiste

3, Est rue Notre-Dame

CHAMBRE 4

BUREAU TEMPORAIRE 163 St-George
ET DU SOIR :
de 7 à 8 p. m. les Dimanches compris.

Sur demande nous allons à domicile.
Examen de la vue Gratuit.

accordant leur patronage d'ici à quinze jours. Les personnes ayant une défectuosité dans la vue, pourront remplir la formule ci-dessous et nous expédions sur réception d'un mandat-poste des verres appropriés à votre vue.

PRIX DES VERRES — \$1.00 A \$10.00

FORMULE D'EXAMEN

Votre âge.....
Votre occupation.....
Voyez-vous mieux de loin ou de près?.....
Portez-vous des lunettes actuellement?.....
Depuis quand.....
Avez-vous subi quelque traitement à la vue?.....
La lumière vous fatigue-t-elle la vue?.....
Sentez-vous des douleurs aux yeux?.....

Nom.....

Adresse.....

CIGARETTES



SWEET CAPORAL

fumées
universellement



Les habits "Fashion Craft"
ont une coupe pour chaque
taille, différente et sont
faits dans une variété de
patrons pour plaire à tous.

LES MAGASINS

"Fashion-Craft"

231 Rue St-Jacques,
470 Rue Ste-Catherine Ouest
471 Rue Ste-Catherine Est,
178 Rue St-Jean' QUEBEC'